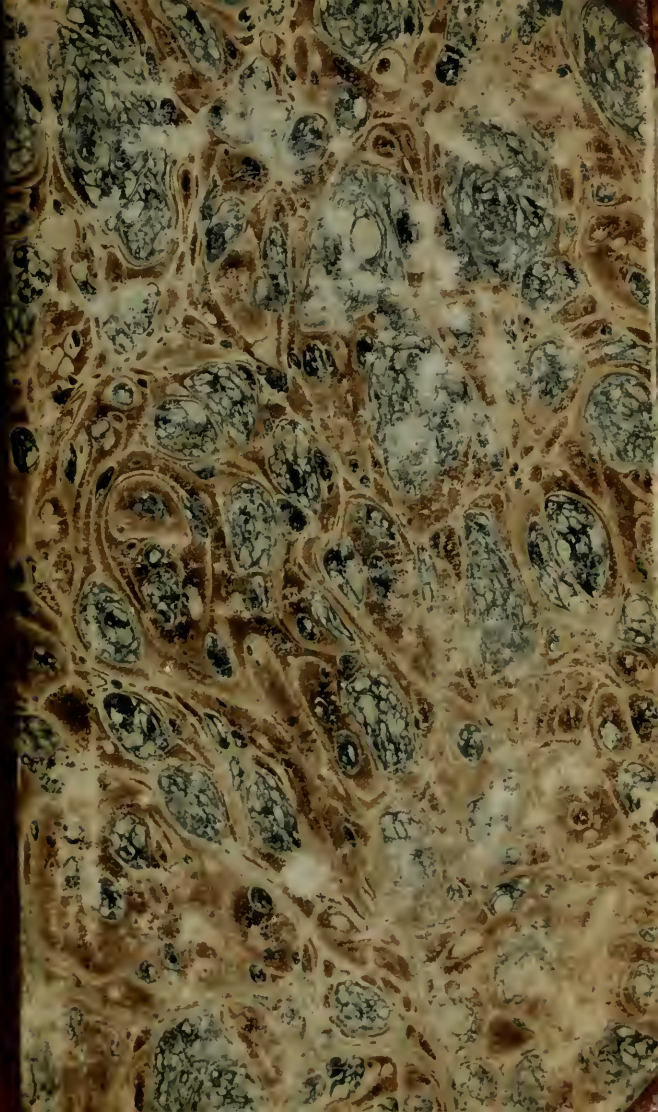


PQ
2318
.S63
1830b
v.3
SMRS

SŒUR ANNE.

TOME III.

BRUXELLES, IMPRIMERIE DE H. REMY,
RUE DES PAROISSIENS, N° 232.

SOEUR ANNE,

PAR

CH. PAUL DE KOCK.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment,
Chagrins d'amour durent toute la vie !

TOME TROISIÈME.

Bruxelles,

A LA LIBRAIRIE ENCYCLOPÉDIQUE DE PERICHON,
RUE DES ALEXIENS, S. 8, N° 714,
ET CHEZ H. REMY, IMPRIMEUR-LIBRAIRE.

1830.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/soeuranne183003kock

SOEUR ANNE.

CHAPITRE PREMIER.

Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment; chagrins d'amour durent toute la vie.

Pourquoi l'amour d'un mois ne ressemble-t-il plus à celui d'un jour? pourquoi celui d'un an est-il bien moins vif que celui d'un mois? pourquoi jouissons-nous avec indifférence de ce que nous possédons en toute commodité, et pourquoi quelquefois ne jouissons-nous plus du tout, quand nous avons ce que nous désirions si ardemment? C'est que tout passe dans ce monde où nous ne sommes nous-mêmes que passagers! c'est que les hommes avides de plaisirs en cherchent toujours de nouveaux, et que, pour

beaucoup d'entr'eux, l'amour n'est qu'une distration. Cependant vous me direz peut-être : Je suis marié depuis trois ans, et j'aime ma femme comme le premier jour; mon amant m'adore depuis six mois, et il est plus amoureux que jamais : je le veux bien ! d'ailleurs il y a toujours quelques exceptions, et chacun peut les invoquer en sa faveur; ensuite je ne vous dis pas que l'amour s'envole : j'entends seulement qu'il change de nuance, et, malheureusement, les dernières n'ont pas l'éclat, le brillant, le charme de sa couleur primitive.

Sans doute Frédéric aime toujours la jolie muette ; cependant voilà trois semaines qu'il vit avec elle dans le bois, et cela commence à lui sembler un peu monotone; mais le défaut des amans est de trop s'enivrer de voluptés dans les premiers jours de leur bonheur. Ils font comme ces gourmands qui se mettent à table avec un grand appétit, et qui, pour avoir mangé trop vîte, étouffent avant d'être à la moitié du repas.

Sœur Anne n'éprouve point cet ennui ;

elle est près de Frédéric plus heureuse, plus aimante que jamais. Mais, en général, les femmes aiment mieux que les hommes, et d'ailleurs la pauvre orpheline n'est pas une femme ordinaire. Frédéric est pour elle le monde, l'univers. Depuis qu'elle le connaît, son ame s'est élevée, son esprit s'est formé; elle a appris à penser, à réfléchir, à former des désirs, à craindre, à espérer; mille sensations nouvelles ont fait battre son cœur. Avant de connaître l'amour, son existence n'était qu'un rêve, mais Frédéric l'a réveillée.

Lorsqu'elle s'aperçoit qu'il est triste, préoccupé, elle redouble de soins, de caresses; elle court, l'entraîne dans le bois;.... elle disparaît un moment à ses yeux et se cache derrière un buisson ou un bouquet d'arbres; puis, se montrant tout-à-coup, elle se précipite dans ses bras, et sa grâce enfantine ajoute encore à la douce expression de ses traits.

Dès que la nuit vient, ils rentrent dans le jardin de la cabane. Sœur Anne, vive,

légère, apprête en un moment leur repas du soir, qu'ils prennent dès que la vieille Marguerite est couchée. La jeune muette cueille des fruits, apporte du laitage, du pain bis, puis se place près de Frédéric, s'assied tout contre lui, et sa main lui présente ce qu'elle trouve de plus beau, ce qu'elle croit le meilleur. Quand son amant parle, elle l'écoute avec délices ; on voit que les accens de Frédéric vibrent jusqu'à son cœur. Une fois il a chanté une tendre romance, et la jeune fille, immobile, attentive, craignait de perdre un son ; puis lui a fait signe de la redire encore. Depuis ce temps, son plus grand plaisir est de l'entendre. Frédéric a la voix douce et flexible ; elle passerait tout le jour à l'écouter.

C'est ainsi que sœur Anne cherche à captiver celui qu'elle aime. Ce n'est point là le manége d'une coquette... c'est de l'amour tout simplement !... et ce n'est que cela ; tandis que dans tout ce que fait la coquette il n'en entre pas un pauvre petit grain !

Pourquoi donc, imbécilles que nous sommes, nous laissons-nous prendre dans les filets de l'une, et ne payons-nous que de froideur l'amour sincère de l'autre? c'est que la coquette sait nous tenir en haleine: nous voit-elle bien épris, elle fait la cruelle; sommes-nous un peu froids, elle nous ranime par quelques sujets de jalousie; paraissons-nous trop confians, sa raillerie éveille nos craintes; sommes-nous rebutés et prêts à nous éloigner, elle devient tendre, sensible, passionnée, et d'un mot nous ramène à ses genoux. Ces changemens continuels ne laissent pas au cœur le temps de se refroidir... J'allais encore nous comparer aux gourmands chez lesquels la variété des mets aiguillonne l'appétit, mais je m'arrête; on croirait que j'ai étudié l'art d'aimer dans le *Cuisinier Royal.*

Depuis quelques jours Frédéric a déjà fait de petites promenades dans les environs. Sœur Anne s'en alarme d'abord, mais il revient bientôt, et ses craintes se dissipent. Frédéric commence à songer à l'avenir, à

son père. Que dirait le comte de Montreville s'il savait que son fils vit au milieu des bois avec une jeune villageoise?... Cette pensée vient souvent troubler le repos de Frédéric, et plus le temps s'écoule plus elle se présente à son esprit.

Quelquefois il se dit : « Si mon père » voyait cette charmante fille il lui serait » impossible de ne pas l'aimer!..» Mais, parce qu'il l'aimerait, la donnerait-il pour épouse à son fils?... Non, ce n'est pas présumable; le comte de Montreville n'est nullement romanesque; il est fier, il aime les richesses, l'opulence, parce qu'il sait que l'argent ajoute toujours à la considération; il ne faut donc pas espérer qu'il laissera son fils épouser une villageoise qui n'a rien.

On pourrait, il est vrai, se passer de son consentement; mais il faudrait alors renoncer à sa fortune, travailler pour vivre, faire usage de ses talens; mais de toute façon il faudrait toujours quitter le bois, car Frédéric commence à sentir que cela n'aurait pas le sens commun de fuir le monde à

vingt-et-un ans, que les homme sont faits pour la société, et que, parce qu'on a une jolie femme, ce n'est pas une raison pour s'enterrer avec elle dans le fond d'une forêt.

De jour en jour ces raisons prennent plus de force ; c'est surtout lorsqu'il n'est pas avec sœur Anne qu'il se livre à ses pensées, et ses absences deviennent chaque jour plus longues. La pauvre petite en gémit : elle compte les minutes qu'elle passe loin de son amant : elle court dans la vallée pour le voir arriver, elle lui fait une petite moue bien triste lorsqu'il a été long-temps éloigné ; mais elle éprouve tant de plaisir à le revoir, que son chagrin passe bien vîte... elle oublie toutes ses inquiétudes lorsqu'elle le presse contre son cœur.

Un mois s'est écoulé. Dubourg et Ménard ne sont pas revenus s'informer de Frédéric, et cela l'étonne beaucoup. Il ne sait pas comme nous que ses deux compagnons de voyage étaient alors établis chez leur ami Chambertin, qui préparait cette surprise en artifice, qui lui fit voir ce que vous savez

bien, et ce qu'il ne savait pas, et ce qu'il ne sut pas même après, à ce qu'on prétend; parce que sa femme lui persuada qu'il n'y avait vu que du feu.

Frédéric ne comprend rien à l'indifférence de ses deux amis, et surtout à celle de Ménard; il se dit : « Il leur sera arrivé » de nouveau quelqu'événement; Dubourg » aura encore fait quelque sottise.... J'ai eu » tort de lui confier tout l'argent que je » possédais. » Le résultat de ces réflexions est toujours qu'il faut aller à Grenoble savoir ce qu'y font ces messieurs. Mais aller les trouver après avoir dit à Dubourg qu'on ne voulait plus quitter le bois, qu'on fuyait pour jamais un monde faux et pervers, dont tous les plaisirs ne valaient pas la tranquillité d'une chaumière... Ah! c'était fort embarrassant, et voilà pourquoi Frédéric ne pouvait se décider à aller à la ville; car un homme aime souvent mieux persévérer dans une sottise que de convenir qu'il a eu tort.

Cependant l'oisiveté accablait Frédéric;

avec la meilleure volonté du monde, on ne peut pas parler pendant vingt-quatre heures à une jolie femme ; et la pauvre petite n'est déjà plus aussi heureuse parce qu'elle s'aperçoit que son doux ami est triste et soupire souvent. Enfin, un beau soir Frédéric, qui n'y tient plus, dit à sa compagne : « Demain, » dès le point du jour, je partirai pour aller » à Grenoble savoir des nouvelles de mes » amis. »

La petite, comme frappée d'un coup inattendu, reste un moment immobile ; puis sa poitrine se gonfle, et deux ruisseaux de larmes s'échappent de ses yeux. Ses bras désignent le chemin de la ville, puis elle les reporte sur elle, et semble dire : Et moi ?... tu vas donc me quitter ? Pour retenir son amant, la jeune fille ne peut employer ces mots si doux, si tendres, ces prières auxquelles il est si difficile de résister. Mais que ses gestes sont expressifs, que ses yeux sont éloquens !... il suffit de les regarder pour comprendre toute sa pensée.

« Je reviendrai, lui dit Frédéric,... je te

» le promets ; je reviendrai, et je n'en ai-
» merai jamais d'autre que toi. »

Ces mots ont déjà adouci le chagrin de sœur Anne ; car elle ne met point en doute les promesses de son amant.. Souvenez-vous, mesdames, que sœur Anne ne connaît pas le monde ; connaissance bien pénible quelquefois ! puisqu'elle apprend à renoncer aux illusions du cœur.

La soirée s'est écoulée tristement ; car, tout en ne doutant pas qu'il reviendra bientôt, l'idée du départ de son ami est cruelle pour cette ame brûlante qui goûtait en aimant un bonheur qu'elle croyait devoir durer jusqu'à la fin de sa vie. Frédéric fait tout ce qu'il peut pour la consoler ; mais en donnant de nouvelles preuves d'amour, un homme se fait aimer encore davantage... Est-ce donc là le moyen d'adoucir le moment d'une séparation? c'est cependant celui que l'on emploie ordinairement.

Le jour s'est levé, bien sombre aux regards de la jeune orpheline... Peut-il être beau le jour qui va nous séparer de tout ce

que nous aimons! .. Frédéric gravit une montagne qui mène sur la route, tenant dans les siennes la main tremblante de la pauvre petite. Arrivé là, après avoir renouvelé ses promesses, après avoir fait les plus tendres adieux, il s'éloigne enfin, et disparaît aux regards de son amie.

Quel poids est venu se placer sur le cœur de la jeune fille... elle ne voit plus Frédéric.. cependant elle reste toujours là... ses yeux cherchent encore.... Tout-à-coup elle les reporte autour d'elle... un gémissement lui échappe, elle tombe à genoux au pied d'un vieux chêne... elle le baise avec respect... Pauvre petite!... elle est à l'endroit où sa mère est morte en venant attendre son père!...elle a reconnu la place...et, joignant ses mains avec ferveur, elle implore le ciel... elle se recommande à sa mère.

Sœur Anne allait plusieurs fois dans l'année s'asseoir et prier sous le vieux chêne où la malheureuse Clotilde avait expiré; mais jamais elle ne s'y était rendue avec Frédéric. Ce jour-là, ils avaient pris par cette

montagne qui conduisait au chemin de la ville ; sœur Anne, toute à sa douleur, ne l'avait pas remarqué.

Pauvre petite, quel sinistre pressentiment oppresse ton cœur ; tu songes à ta mère, et tu te dis : Serai-je donc malheureuse comme elle !...

Il faut regagner sa cabane, la vieille Marguerite peut avoir besoin de ses soins. Sœur Anne quitte lentement la montagne, plusieurs fois elle soupire en contemplant le vieux chêne... C'est là qu'il s'est séparé d'elle !.... comme sa mère, c'est là que chaque jour elle viendra attendre son retour.

Elle a revu sa chaumière, ses bois, ses chèvres ; elle a repris ses habitudes, ses travaux accoutumés. Mais tout est changé à ses yeux : le bois lui paraît triste ; partout elle éprouve de l'ennui. Son jardin n'a plus de charme, sa demeure lui semble un désert... Frédéric embellissait tout ! et Frédéric n'est plus là !... Avant de le connaître ses regards s'arrêtaient avec plaisir sur ce qu'elle voit

maintenant avec indifférence, et cependant ces objets n'ont point changé... mais elle a perdu la paix, le repos, elle ne peut plus rien voir comme autrefois.

Frédéric n'a pas dit combien de jours il serait absent; la petite espère le revoir bientôt; elle ignore qu'il vient de trouver son père à Grenoble, et que le comte de Montreville emmène en ce moment son fils à Paris.

Chaque jour sœur Anne se rend sur la montagne avec ses chèvres, et à chaque instant ses regards se tournent vers la route de la ville; elle y cherche Frédéric comme la pauvre Clotilde y cherchait son époux. Avec une baguette, elle s'amuse à tracer sur la terre le nom de son amant; c'est là tout ce qu'il lui a appris; mais, devant lui, elle s'est exercée si souvent à tracer ce mot, qu'elle est parvenue à l'écrire lisiblement.

Plusieurs jours se sont écoulés, et Frédéric ne revient pas. Sœur Anne espère toujours, parce qu'elle ne peut croire que son amant manque à sa promesse, et tous les matins,

en se rendant sur la montagne elle se dit : « Aujourd'hui sans doute je la redescen- » drai avec lui. » Vain espoir, il faut encore revenir seule à sa chaumière, il faut regagner sans lui cette demeure, dont le repos a fui depuis que l'amour y est entré.

Un sentiment nouveau doit cependant faire diversion à ses peines. Sœur Anne porte dans son sein un gage de son amour pour Frédéric. Elle est enceinte, et n'a pas encore cherché à se rendre compte du changement qu'elle remarque en elle. Dans sa simplicité elle n'a pas songé qu'elle pouvait être mère ; mais cette pensée vient enfin frapper son esprit, Alors une joie nouvelle s'empare de son cœur... elle se livre avec ivresse à cette espérance. Elle aurait un enfant... un enfant de Frédéric!... il lui semble qu'il l'aimerait encore davantage. Cette idée la transporte... Être mère! quel bonheur!... et quel plaisir de pouvoir annoncer cela à Frédéric. La jeune fille court, saute dans le bois ; dans son délire elle fait mille folies... elle se regarde dans l'eau du ruis-

seau, elle se mire dans la fontaine... elle est déjà fière d'être mère, elle voudrait que l'on pût s'en apercevoir en la regardant.

Pauvre petite, dont toutes les actions prouvent la candeur, jouis avec délire du nouveau sentiment qui naît dans ton ame... Celui-là, du moins, ne s'affaiblira pas.

Mais le temps se passe; Frédéric ne revient pas. Sœur Anne a la certitude d'être mère, et elle ne peut annoncer ce bonheur à son amant; il faut donc toujours que la peine se mêle au plaisir! celui de la jeune fille est empoisonné par l'inquiétude qu'elle éprouve en ne voyant pas revenir l'être qu'elle adore; et chaque jour le vieux chêne est de nouveau témoin de ses soupirs et de ses pleurs.

CHAPITRE II.

La grosse bête.

Nous avons laissé Dubourg courant à travers champs, pour échapper à M. Floridor, au public et aux pommes de terre crues dont Phèdre avait reçu un échantillon; n'oublions pas que dans la promptitude de sa fuite il n'avait pas eu le temps de changer de costume, que sa tête était toujours enterrée sous l'énorme perruque à la Louis XIV, qui descendait en grosses boucles sur son cou et sur ses épaules, et qu'il avait le corps enveloppé dans le manteau recouvert en poil de lapin.

Dubourg courait depuis une heure, traversant les routes. sautant les fossés,

marchant dans les blés, dans les terres labourées, franchissant les haies, et tout cela sans trop savoir où il était ni ce qu'il faisait, car on doit se rappeler que c'est au milieu de la soirée qu'il s'est mis en course; par conséquent il était nuit, et comme il pleuvait, la lune n'éclairait pas sa fuite.

Dubourg s'arrête enfin, il écoute... et n'entend rien qui lui indique que l'on coure sur ses traces. Le plus profond silence règne autour de lui, il cherche à se reconnaître, à s'orienter, à savoir où il est; il ne craint plus d'être attrapé, et il sent qu'il a besoin de se reposer. On est alors en automme, les soirées commencent à devenir fraîches, et notre coureur ne se soucie pas de passer la nuit en plein champ, exposé à recevoir la pluie sur le dos; à la vérité sa perruque lui tient lieu de chapeau et son manteau vaut mieux qu'un parapluie, mais, à la longue, ces objets seront trempés et il se trouvera fort mal à son aise, il faut donc chercher un abri.

Il sent qu'il marche dans des plants de

légumes, il avance... une haie assez haute lui barre le passage.... mais le manteau protecteur le garantit des piqûres, il enjambe... s'accroche un peu, laisse quelques poils de lapin et deux boucles de sa perruque après le taillis, et se trouve enfin de l'autre côté sans savoir s'il y sera mieux. Cependant plusieurs arbres, des pots de fleurs, du treillage, lui font présumer qu'il est dans un jardin. Il marche toujours, les mains en avant, et sent enfin un pan de mur... puis se trouve sous un toit, puis se sent arrêté par des bottes de paille et de foin : il est sous un hangar qui sert sans doute à mettre le fourrage.

« Parbleu, se dit Dubourg, j'ai trouvé » ce qu'il me faut pour passer la nuit... je » suis ici à l'abri de la pluie... étendons- » nous sur ces bottes de paille, entortil- » lons-nous dans mon manteau, et dor- » mons!... Demain nous penserons à nos » affaires. »

Dubourg est bientôt couché. Il se trouve fort bien sous le hangar, il bénit le hasard

qui lui a fait trouver cet asile et s'endort profondément.

Le hangar sous lequel Dubourg est couché se trouve effectivement au bout d'un jardin, mais ce jardin tient à une petite maisonnette assez gentille, habitée par un cultivateur nommé Bertrand, lequel a épousé il y a sept ans une jolie villageoise de son hameau, femme bien frâche, bien alerte, qu'on n'appelait que la belle Claudine, et à laquelle M. Bertrand a déjà fait deux gros enfans; Claudine espère qu'il ne s'en tiendra pas là.

Aux champs on se lève de bon matin. Au point du jour, Fanfan et Marie, ce sont les deux enfans du cultivateur, dont l'un a cinq ans et l'autre quatre, après avoir mangé la soupe au lait, descendent, suivant leur habitude, jouer et courir dans le jardin. En courant ils approchent du hangar, et que voient-ils sur la paille?... Figurez-vous Azor dans *la Belle et la Bête*, et vous aurez une idée de Dubourg, dont la figure était entièrement cachée par une profusion

de boucles d'un châtain-roux, qui retombaient jusque sur sa poitrine, tandis que tout son corps était couvert du manteau, qui, s'il ne jouait pas le tigre, jouait au moins un autre animal ; jugez alors de la frayeur de ces enfans en apercevant cette énorme masse.

La petite Marie laisse tomber une tartine de beurre qu'elle tenait à la main, le petit garçon ouvre une grande bouche, qu'il ne peut plus refermer, parce que la frayeur l'a presque pétrifié. « Ah ! ah ! mon frère, » vois-tu ? » dit enfin Marie, en se serrant contre lui, et lui montrant l'objet couché sur la paille. « Oh ! oh ! que c'est vilain !.. » dit Fanfan en passant derrière sa sœur ; puis les deux enfans se sauvent vers la maison, en poussant de grands cris, qui ne réveillent pas Dubourg, parce que les fatigues de la veille lui ont procuré un sommeil très-profond.

Bertrand venait d'embrasser sa Claudine, et il allait partir pour travailler à son champ, lorsque les deux enfans reviennent avec des

figures bouleversées et jetant de grands cris.
« Quoi que vous avez donc? dit le papa,
» parlez donc, polissons.... » Les enfans
étaient si troublés, qu'il ne pouvaient s'exprimer. Enfin chacun crie en même temps :
« Là-bas... sous la remise... une grosse bête
» toute poilue... sur la paille... une tête
» noire... du crin rouge... c'est pus grand
» que not' bourique.... oh ! que c'est vi-
» lain !...

» — Comprends-tu queuque chose à tout
» çà? dit Bertrand à sa femme. — Ils ont
» parlé de grosse bête, not'homme. —
» Morgué ! i gnia que nous dans la maison...
» par où donc qu'alle serait entrée... c'est
» peut-être le taureau du voisin Gervais,
» ou bien l'âne de dame Catherine... —
» Non, papa,... non, c'est tout gris, tout
» rouge... oh ! c'est effrayant... — Diable,
» queuque çà veut donc dire?

» — Çà a-t-il une queue? demande Clau-
» dine.—Dam, maman, je n'en savons rien,
» la bête a l'air de dormir, et nous nous som-
» mes sauvés bien vîte. — Faut aller voir

» c'que c'est, not'homme.... — Oui... oui...
» Faut aller voir... »

Mais Bertrand, qui n'est pas courageux, éprouve déjà un léger tremblement, et va, par prudence, chercher son fusil, qui est chargé avec du sel. Claudine prend un balai, les enfans des bâtons, et ils se dirigent vers le hangar. Les enfans marchent devant, parce que, tout en ayant peur, à cet âge on aime ce qui est extraordinaire, et le moindre événement est un plaisir. M. Bertrand marche à côté de sa femme, qui le pousse pour le faire avancer. Plus ils approchent du hangar, plus ils vont doucement, on a surtout recommandé aux enfans de ne point faire de bruit, parce qu'il vaut mieux voir la bête endormie qu'éveillée.

Les voilà enfin près du petit bâtiment, et les enfans disent d'une voix altérée : « Tenez... voyez-vous là-bas... » Bertrand et Claudine tendent le cou... ils aperçoivent l'objet effrayant, ils n'osent plus avancer, le mari pâlit et se glisse près de sa femme

qui fait signe aux enfans de ne pas approcher.

« Allons chercher du secours, dit enfin » Bertrand d'une voix entrecoupée. — Si » tu tirais dessus, not'homme... — Oui! » mon fusil qui n'est chargé que de sel! çà » ne la tuerait pas, mais çà la réveillerait, » elle serait furieuse et sauterait sur nous... » — Ah! t'as raison! faut pas tirer... cou- » rons bien vîte dans le village... Venez, » mes enfans... Mon Dieu! pourvu qu'elle » ne s'éveille pas!... »

Bertrand est déjà en avant, il court comme si la bête le poursuivait. Il se rend au village, qui n'est qu'à une portée de fusil de sa maison, et il est bientôt rejoint par Claudine. Tous deux vont conter partout ce qu'ils ont trouvé dans leur jardin. Comme la peur grossit les objets, la bête qu'ils ont vue est, disent-ils, de la grosseur d'un taureau; et comme en passant de bouche en bouche les événemens vont toujours en augmentant, parce que chacun enchérit sur ce qu'il a entendu, de taureau

la bête devient un chameau, de chameau elle se change en lion, de lion en éléphant, et on irait plus loin encore si on connaissait un plus gros animal.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il y a une bête extraordinaire dans le jardin de Bertrand, et en un moment cette nouvelle a mis tout le village en émoi. On se rassemble, on se consulte, les femmes vont chercher leurs maris aux champs, les mères font rentrer les petits enfans, en leur défendant de sortir. On se rend chez le maire, qui est un bon paysan comme ses administrés, et qui déclare ne pas se connaître en bêtes plus que les autres habitans de sa commune. Mais il y a dans l'endroit un nommé Latouche, qui a été à Paris commis de barrière, et qui fait le bel esprit, le malin, le gogunard et le savant. On va trouver Latouche, qui cherchait alors un procédé pour faire des confitures sans sucre, et on lui apprend l'événement qui met tout le village en l'air.

Latouche écoute d'un air grave, il se

passe la main sur le menton, se fait plusieurs fois répéter les moindres détails, paraît réfléchir long-temps, et s'écrie enfin : « Il faut aller voir ce que c'est. »

Tout le monde répète : « C'est juste, il » a bien raison, allons voir cette bête. — » Quand je l'aurai vue, dit Latouche, » je vous dirai sur-le-champ ce que c'est, et » de quel règne est l'animal; je dois m'y » connaître, j'avais étudié pour être her- » boriste, et j'ai un cousin qui a été sous- » portier à Paris au Muséum d'Histoire » naturelle. »

On se dispose à se rendre chez Bertrand. Chacun s'arme de ce qu'il trouve, les femmes même prennent ou des pioches ou des rateaux, parce que la bête peut être dangereuse. Le maire se joint aux habitans, et Latouche, qui est le seul de l'endroit qui ait un fusil en état, car celui de Bertrand ne peut supporter que du sel, Latouche se charge de diriger l'ordre, la marche et toutes les opérations qui vont avoir lieu.

On quitte le village ; hommes, femmes, garçons et filles s'avancent en dissertant sur cet événement. Mais plus on approche de la demeure de Bertrand, moins on a envie de causer, et bientôt, par suite de la terreur que l'on éprouve, le silence devient général. On avance en colonne plus serrée, et chacun cherche à puiser du courage dans les regards de son voisin ou de sa voisine.

Latouche marche en avant, son fusil sur l'épaule, et faisant ses dispositions comme s'il s'agissait d'aller surprendre un poste d'ennemis. Comme on approche de la haie du jardin, Bertrand jette un crie et se cache derrière une grosse pierre en s'écriant : « La voilà !.... » Aussitôt tous les paysans font un mouvement rétrograde, et Latouche se précipite dans le centre du bataillon ; mais enfin, n'entendant aucun bruit, on se rapproche, on cherche l'objet qui a effrayé Bertrand... C'était un chat rouge qui venait de passer par-dessous la haie.

« Morbleu, Bertrand, » dit alors Latouche, en se hâtant de sortir du centre, « savez-vous que vous êtes terriblement » poltron !... et que c'est honteux, à votre » âge, de montrer si peu de cœur ! — Ah ! » çà, c'est vrai, dit Claudine, il n'est pas » ferme du tout, et c'est ce que je lui re- » proche souvent. — Pousser un cri !... » répandre l'alarme pour un chat !... — » Dam, monsieur Latouche.... j'voyais » s'glisser queuque chose... et j'croyais... » — Peut-être est-ce aussi pour une baga- » telle qu'il met tout le village sens dessus » dessous, et qu'il m'a dérangé de l'expé- » rience chimique que je cherchais. — Oh » que non !... çà n'est pas une bagatelle !... » vous verrez bientôt que çà en vaut la » peine... nous v'là tout près du hangar... » voulez-vous passer par cette petite porte, » vous y serez tout d'suite ? — Non pas... » entrons par la maison, afin d'examiner » l'animal de loin, d'abord. »

On suit l'avis de Latouche : on entre dans la maison de Bertrand, puis on se

rend dans le jardin. En approchant du hangar les plus courageux pâlissent, plusieurs femmes n'osent plus avancer, et Latouche, qui ressemble à ces gens qui chantent pour cacher leur frayeur, donne des ordres de prudence de côté et d'autre, mais trouve moyen de ne plus rester en avant.

« La voilà.... la voilà! » disent bientôt quelques villageois, et du doigt ils montrent aux autres Dubourg qui est toujours dans la même position, parce qu'il dort profondément. La terreur se peint sur tous les visages, mais la curiosité s'y joint ; chacun allonge le cou ou se penche, ou s'appuie sur ses voisins. Latouche a sur-le-champ ordonné une halte, et de tous côtés on entend ces mots : « Ah! que c'est vilain!... » ah! que c'est laid!... ah! queu tête!... » ah! queu corps!... on ne lui voit pas » d'yeux, disent les uns ; ni de pattes, » disent les autres... Chut!... — chut!.. dit » Latouche, ne parlez pas tant, vous pour- » riez l'éveiller!... attendez que j'examine...

» Mes enfans, avez-vous entendu parler
» de la fameuse bête qui désola le Gévau-
» dan?... — Non, non, disent les villa-
» geois. — Eh bien! celle-ci m'a l'air de lui
» ressembler beaucoup... on ne lui voit pas
» les pieds, parce qu'à l'instar des Turcs,
» ce monstre les aura croisés sous lui... quant
» à ses yeux... ils sont tournés vers la paille,
» ce qui est fort heureux pour nous, car
» les yeux de ces animaux-là lancent souvent
» un venin mortel. Plus je considère ce poil
» et cette crinière... oui... c'est un lion
» marin qui nous sera venu par la Norman-
» die... — Un lion marin, répètent les pay-
» sans; est-ce méchant?—Ah! parbleu! cela
» mange un homme comme une huître!..
» —Ah! mon dieu!.. comment faire!.. com-
» ment le prendre?... — Mais, dit Claudine,
» il est peut-être mort... depuis ce matin il
» n'a pas changé de positiou...—Mort... ma
» foi... qui est-ce qui veut s'en assurer?..
» — Si vous lui tiriez vot' coup de fusil,
» dit le maire.—Tirer dessus... c'est beau-
» coup risquer.... souvent la balle glisse

» sur la peau de ces animaux... — Visez
» dans l'oreille... — Il faudrait la voir pour
» cela. — N'importe, dit le maire, il faut
» que nous saisissions cet animal mort ou
» vif; ajustez-le bien, tirez, et nous allons,
» moi et les plus braves, vous faire un
» rempart avec nos pioches; et morgué,
» si la bête s'avance, nous la recevrons
» bien. »

Le discours du maire ranime le courage des villageois; ils forment une ligne en levant leurs pioches, et sont prêts à frapper. Latouche, quoiqu'il ne s'en soucie guère, se décide à tirer. Il se place derrière la ligne, passant le canon de son fusil entre deux paysans. Il ajuste... il vise pendant cinq minutes... il lâche la détente enfin... et le fusil rate; ce qui est fort heureux pour Dubourg, qui ne sait pas à quel danger il vient d'échapper.

Le maire se désole, Latouche ne veut plus recommencer, les paysans sont toujours immobiles... lorsque tout-à-coup notre dormeur fait un mouvement, et se retourne

en poussant un bâillement que l'on prend pour un rugissement. Aussitôt les plus braves lâchent leurs armes et reculent. On se foule, on se presse, on n'écoute plus que sa frayeur. Dans ce désordre, chacun pousse son voisin ou sa voisine pour se frayer un passage ; les garçons tombent sur les fillles, les femmes entraînent les hommes ; Latouche grimpe sur un arbre ; le maire est renversé par Bertrand ; les plus lestes sautent par-dessus la haie, les plus lourds glissent en voulant courir. Claudine a fait la culbute, ainsi que plusieurs de ses voisines ; et, dans ce désordre, ces dames et ces demoiselles ont fait voir bien des choses qu'elles n'avaient pas l'habitude de montrer au soleil ; mais alors personne n'y a fait attention, et les objets les plus séduisans n'arrêtent point les fuyards, parce que dans les grands événemens on ne s'occupe point de pareilles bagatelles.

Cependant Dubourg s'est éveillé entièrement ; il se frotte les yeux, et commence par se débarrasser de sa perruque qui lui

empêche de voir clair, puis ôte son manteau qui l'étouffe. Il se lève, car il entend des cris, des plaintes, des mots qu'il ne comprend pas, enfin un tapage dont il est bien loin de soupçonner la cause. Il quitte le hangar ; il s'avance... et reste saisi du tableau qui s'offre à ses regards : il y avait de quoi être étonné ; cependant, comme parmi ce désordre, cette bagarre, il aperçoit des choses fort agréables, il avance toujours en disant : « Je ne sais pas quelle mouche a piqué » ces gens-là, mais voilà un pays où l'on a » une singulière manière de recevoir les » voyageurs ; on doit y faire bien vîte con- » naissance. »

Le plus hardi de la bande villageoise, n'entendant plus les rugissemens de l'animal, a, petit à petit, tourné la tête... il aperçoit la figure de Dubourg, qui dans ce moment ne regardait pas une figure ; et les traits de l'étranger n'avaient rien d'effrayant lorsqu'ils étaient débarrassés de la maudite perruque.

« Eh ben, queuque c'est donc que

» c't'homme-là, dit le paysan, et d'où » sort-il? » A ces mots chacun retourne la tête, et on regarde Dubourg qui, après avoir galamment rabaissé la jupe de Claudine, et aidé la villageoise à se relever, répond au maire qui lui répète cette question :

« Je suis un pauvre diable, honnête » homme du reste, qui, cette nuit me » trouvant surpris par l'orage, et ne sachant où porter mes pas, ai pris la liberté » de me coucher sur ces bottes de paille, » où j'ai dormi tout d'un somme jusqu'à ce » moment; ce qui, j'espère, n'a fait tort à » personne.

»—Vous avez couché sous ce hangar? dit » le maire. — Sans doute.— Et vous n'avez » pas été mangé par la grosse bête? dit » Bertrand. — Quelle grosse bête?... — » Pardi, c'te bête à poils... à crins rouges, » qu'était couchée là... »

Dubourg se retourne, il voit sa perruque et son manteau; il devine le sujet de la frayeur des paysans, et cède à une envie

de rire qu'il est quelques momens sans pouvoir réprimer. Les villageois, qui entendent rire, commencent à ne plus avoir peur; les fuyards s'arrêtent, les plus éloignés se rapprochent, les femmes se relèvent et rajustent leur toilette; tout le monde regarde Dubourg; on attend une explication : il retourne sous le hangar, prend d'une main son manteau, de l'autre sa perruque, et revenant au milieu des villageois : « Mes amis, leur dit-il, tenez, voici la bête » qui vous a sans doute effrayés... Je la » livre à votre colère. »

En achevant ces mots, il jette sur le gazon la perruque et le manteau, et les paysans s'approchent, touchent ces objets, et se mettent à rire avec Dubourg en disant : « Quoi, c'était çà !... ah! mon dieu! que » nous étions donc bêtes!... »

Alors Latouche descend du poirier sur lequel il était grimpé, et s'écrie : « Je vous » avais bien dit que cet imbécille de Ber- » trand, qui est poltron comme un lièvre, » nous ferait une histoire en l'air, et pren-

» drait une noisette pour un bœuf!... voyez
» si je me suis trompé.

» —Morguienne, dit Bertrand, i'm'semble
» que c'te noisette là vous a aussi fait une
» rude peur! car vous êtes monté sur not'
» poirier plus vîte qu'un chat, et vous avez
» renversé Claudine en courant. — Taisez-
» vous, dit Latouche, » que la réponse de
Bertrand a rendu rouge comme un coq.
« Taisez-vous, bélître, je ne montais sur
» l'arbre qu'afin de mieux viser sur le
» prétendu animal. — Et vous aviez jeté
» vot' fusil à terre. — Par inadvertance,
» sans doute!

» —Allons, allons, dit Dubourg, c'est moi
» qui suis cause de tout ce désordre! vérita-
» blement sous ce manteau et cette perru-
» que on pouvait de loin être effrayé; les
» gens les plus braves ne se soucient pas
» toujours de se battre contre une bête fé-
» roce, et certes, il faut que M. Latouche
» soit bien courageux pour avoir osé tirer
» sur moi. »

Ce discours adroit flatte tout le monde.

Latouche reprend sa belle humeur, et dit aux villageois : « Cet étranger s'exprime » fort bien, c'est à coup sûr un savant. » Dans la disposition où il avait mis les esprits, il ne tenait qu'à Dubourg de se donner encore pour un baron ; mais, depuis sa rencontre chez M. Chambertin, il ne se soucie plus de faire le seigneur ; et quand le maire lui demande d'où il vient dans un costume aussi singulier, il forge à l'instant une histoire de voleurs qui l'ont attaqué, pillé, ont étouffé ses cris avec cette perruque, et l'avaient enveloppé dans le manteau, probablement pour l'emporter dans leur caverne, lorsqu'un bruit de chevaux les ayant effrayés, ils se sont sauvés, et l'ont laissé ainsi au milieu des champs.

Ce récit intéresse vivement les villageois en faveur de Dubourg, qu'ils trouvent fort aimable depuis qu'ils n'en ont plus peur. Le maire dresse un procès-verbal, et Latouche s'écrie : « Il y a long-temps que je » dis qu'il y a des voleurs dans les envi- » rons !... on m'a volé deux poules il y a

» huit jours, et cela ne s'est pas fait tout
» seul. Il faut faire une battue générale,
» mes enfans; je me mettrai à votre tête, et
» vous savez comme je sais faire mes dis-
» positions. Nous la commencerons immé-
» diatement après celle que feront les gen-
» darmes, d'après le procès-verbal de M. le
» maire. »

En attendant la battue générale, on s'occupe de Dubourg qui doit avoir besoin de se restaurer. C'est à qui le logera, le nourrira et le traitera; chaque villageois lui offre de bon cœur une veste pour remplacer son manteau, et sa maison pour s'y reposer quelques jours. Dubourg donne la préférence à Bertrand, parce qu'il n'a pas oublié certaines choses qui lui ont donné dans l'œil lorsqu'il a aidé Claudine à se relever. La femme de Bertrand paraît très-flattée de cet honneur; elle fait la révérence à l'étranger, et en lui faisant la révérence elle sourit, et ce sourire disait bien des choses. Après tout ce que Dubourg avait

été à même de voir, il était très-glorieux de l'emporter sur ses voisines.

Le maire, comme chef de l'endroit, a l'avantage d'offrir une bonne grosse veste de laine en remplacement de l'habit que les voleurs ont pris à Dubourg. En récompense il s'adjuge le fameux manteau, dont il compte se faire une couverture pour l'hiver; et M. Latouche obtient la perruque, qu'il a bien méritée pour la conduite qu'il a tenue dans cette affaire.

Chacun est retourné à ses travaux, les uns regagnent leurs champs, les autres leurs chaumières. Bertrand, qui a un grand carré de terrain à labourer, va à son ouvrage, en recommandant à sa femme d'avoir bien soin du monsieur, en attendant son retour. Claudine le promet et elle tient parole. La villageoise est active, obligeante, elle a fort à cœur de prouver à l'étranger qu'il a bien fait de lui donner la préférence, et elle n'épargne rien pour qu'il soit content; de son côté, Dubourg veut effacer l'impression terrible que son apparition a

faite dans le village, et nous savons que Dubourg a un grand talent pour se faire bien venir des dames ; aussi, lorsque le soir Bertrand revient des champs, sa femme court au-devant de lui en disant : « Ah! » jarni, not'homme, que nous étions donc » bêtes d'avoir peur de c'monsieur, il est » fait comme tout le monde, vois-tu, et il » a de l'esprit plus gros que toi! »

Dubourg est fort bien traité par les villageois, et il trouve très-commode de passer quelque temps au milieu de ces bonnes gens, qui veulent, par leurs soins, lui faire oublier sa mésaventure. Il paie son écot en contant le soir des histoires à la veillée. Pour les paysans, c'est un trésor qu'un homme qui parle pendant des heures entières de choses intéressantes, effrayantes, et par conséquent amusantes. Dubourg est ce trésor-là, et quand M. Latouche est présent à ces récits, il y mêle quelques mots de latin ; alors celui-ci, qui ne le comprend pas, se retourne vers les villageois en disant : « Tout cela est vrai, mes enfans, il vient » de nous le jurer en allemand. »

Mais au bout de quinze jours Dubourg, las de conter le soir des histoires aux paysans, et le matin des fleurettes à leurs femmes, songe à quitter le village afin de savoir des nouvelles de ses compagnons. Il a toujours intacts, dans sa poche, les cent francs qu'il a gagnés en faisant *Hippolyte;* avec cela il peut se mettre en route sans être obligé de se déguiser en grosse bête. Malgré tout ce que peut faire Claudine pour le retenir encore, il est décidé à partir. Il remercie le maire, Latouche et tous les habitans de l'endroit de l'accueil qu'il a reçu chez eux. Il remercie plus particulièrement Bertrand, et surtout sa femme; puis, tenant à la main un gros bâton noueux, qui s'accorde avec sa veste, et un grand chapeau rabattu, qui remplace sa perruque, il se met en route, en se disant : « Ceux qui » m'ont vu faire le seigneur ne me recon- » naîtront pas, c'est précisément ce que je » désire. »

Cependant Dubourg juge prudent de ne point passer par Voreppe, où il pourrait ren-

contrer M. Floridor, ou quelqu'un faisant partie de sa troupe. Il ne veut pas non plus traverser Grenoble, où M. Durosey pourrait encore l'attendre, et les yeux d'un créancier sont difficiles à tromper. C'est du côté de Vizille qu'il se dirige, c'est là qu'il espère trouver encore Frédéric, ou du moins apprendre de ses nouvelles.

Il marche gaiement, chantant tout le long du chemin, et mangeant sur l'herbe des provisions dont Claudine a rempli ses poches, car les femmes pensent à tout.... Dubourg bénit la prévoyance de madame Bertrand et se dit : « Comment pourrais-je » m'attrister, quand j'ai eu cent fois la » preuve que des êtres aimables s'intéres- » saient à mon sort. Buvons à la santé de » Claudine, de madame Chambertin, de » Goton, de la petite Delphine... et de tant » d'autres, qui m'ont fait passer des heures » agréables et qui me laisseront de si doux » souvenirs. »

Il boit de l'eau d'un ruisseau, mais il s'accommode de tout, d'ailleurs il a de

l'argent et pourrait avoir du vin, c'est une raison pour que l'eau lui semble moins mauvaise. A la fin du jour il approche de Vizille et se dit : « Si M. le comte a appris, » par Ménard, les amourettes de Frédéric, » il aura été le chercher dans le bois, et je » ne l'y trouverai plus, mais j'y trouverai » la jolie blonde, et elle me dira ce qui » est arrivé. »

Dubourg ne sait pas que la pauvre petite ne peut rien lui dire. Il traverse la vallée, entre dans le bois, cherche, appelle, ne rencontre personne, et aperçoit enfin la chaumière. Il entre.... le jardin est désert.... il pénètre dans la maisonnette.... il ne trouve que la vieille Marguerite qui sommeille dans son grand fauteuil.

Dubourg quitte la cabane, étonné de ne point voir la jeune fille, il craint que l'histoire qu'il a forgée à Ménard ne se soit trouvée vraie, et que Frédéric n'ait emmené sa petite. Il va se rendre au village pour tâcher de savoir des nouvelles de sœur Anne, lorsqu'en traversant un sentier du bois il

l'aperçoit qui regagne lentement sa demeure.

La démarche de la jeune fille est si triste, sur tous ses traits se peint une douleur si profonde, que Dubourg en est attendri. Il la contemple quelques instans et se dit : « Pauvre petite, il est parti... et ne t'a pas » emmenée! ne vaudrait-il pas mieux pour » toi qu'il ne fût jamais venu! »

Dans ce moment sœur Anne entend marcher près d'elle, elle aperçoit quelqu'un.... elle court avec la promptitude de l'éclair.... Arrivée devant Dubourg, elle s'arrête; ses traits, qu'animait l'espérance, reprennent de nouveau tous les signes de la douleur, elle secoue tristement la tête : ce n'est pas lui!...

Mais Dubourg parle.... elle reconnaît sa voix.... elle le regarde avec plus d'attention, et bientôt la joie vient encore ranimer son cœur. C'est un ami de Frédéric, c'est celui qui est venu une fois le chercher, et sans doute il lui annonce son retour. Elle s'approche de lui, ses yeux l'interrogent, elle

attend avec impatience qu'il s'explique, et Dubourg étonné lui demande alors ce qu'est devenu Frédéric.

Le nom de Frédéric la fait tressaillir.... elle indique la route qu'il a prise... compte sur ses doigts les jours qui se sont écoulés depuis son départ et semble lui demander s'il ne le ramène pas.

Ces signes font enfin comprendre à Dubourg le triste état de sœur Anne, et il ne cherche plus qu'à la consoler, mais pour elle il n'y a point de consolation, point de bonheur sans Frédéric.

« Pauvre fille, dit Dubourg, il avait bien
» raison de m'assurer qu'elle ne ressemblait
» à aucune de celles qu'il a connues!.... Mais
» la laisser dans ce bois.... ah! c'est fort
» mal! tant de grâces, de charmes, vivre
» dans une cabane, c'est un meurtre!....
» J'ai vraiment envie de l'emmener à Pa-
» ris....

» — Pourquoi ne l'avez-vous pas suivi? lui
» dit-il; qui vous retient dans ce bois? Venez
» avec moi, mon enfant, nous retrouverons

» Frédéric ; ou si nous ne le trouvons pas,
» il y en a mille autres qui seront trop heu-
» reux de le remplacer.

Sœur Anne le regarde avec étonnement ; elle semble ne pas le comprendre ; mais lorsqu'il fait un geste pour l'emmener, elle s'éloigne vivement de lui, et, désignant sa cabane, lui fait entendre qu'il y a là quelqu'un qu'elle ne peut pas quitter. Ah! sans Marguerite, avec quel empressement elle suivrait Dubourg! car elle croit qu'il la conduirait sur-le-champ dans les bras de son amant. Mais abandonner celle qui a pris soin de son enfance, qui lui a tenu lieu de mère, l'abandonner alors que la pauvre femme, accablée par l'âge, a le plus besoin de son secours! une telle pensée n'entre pas dans l'ame de la jeune muette, l'ingratitude est un vice étranger à son cœur.

« Allons, lui dit Dubourg, restez donc
» dans ce bois, pauvre petite, et puissiez-
» vous y retrouver la paix et le bonheur... »

Les yeux de sœur Anne l'interrogent de nouveau. « Oui, oui, lui dit-il, il revien-

» dra.... vous le reverrez.... je n'en doute
» pas.... séchez vos pleurs.... Bientôt sans
» doute il viendra vous consoler. »

Ces mots font briller un rayon d'espérance sur la figure pâle et mélancolique de la jeune muette. Elle sourit à Dubourg, qui vient de lui faire cette promesse, puis lui adressant avec sa tête un dernier signe d'adieu, elle le quitte pour retourner près de Marguerite.

Alors Dubourg sort du bois, et malgré son insouciance il ne chante plus en traversant la vallée et en regagnant la route. Il a le cœur serré de l'image de cette infortunée, à laquelle il a donné un espoir qu'il pense ne devoir point se réaliser. Jamais il n'avait été ému à ce point ; pendant plusieurs lieues encore il pense à sœur Anne, et répète : « Pauvre fille, c'était bien la
» peine!.... »

Mais enfin le souvenir de sa situation le ramène à son humeur naturelle. Il donne à un fripier sa veste et son chapeau, et avec quelques écus se rhabille plus convenable-

ment, puis se dispose à prendre la route de Lyon, d'où il compte revenir à Paris, c'est là qu'il espère retrouver ses deux compagnons de voyage.

CHAPITRE III.

Illusions du cœur. — Inconstance et fidélité.

La chaise de poste qui emmenait Frédéric à Paris allait comme le vent. Le comte de Montreville voulait se hâter d'arracher son fils à ses souvenirs, et paraissait impatient d'arriver.

La route se faisait assez silencieusement : Frédéric ne pensait qu'à sœur Anne : son père rêvait au moyen de rendre son fils raisonnable, et Ménard songeait à tous les mensonges que lui avait débités le faux baron polonais.

Cependant le comte n'adresse plus un seul reproche à Frédéric, il paraît avoir oublié tous ses sujets de mécontentement ;

et Ménard, qui craint toujours les regards sévères de M. de Montreville, parce qu'il sent bien que sa conduite n'a pas été exemplaire, commence à respirer plus librement, et à se permettre de lever le nez.

On arrive à Paris. Avant que M. Ménard ne prenne congé du comte, Frédéric trouve l'occasion de lui parler en particulier, et lui demande des nouvelles de Dubourg. Ménard garde un moment le silence. Il se pince les lèvres comme quelqu'un qui ne sait pas s'il doit se fâcher ; enfin il répond d'un air qu'il veut rendre malin. « C'est » de M. le baron de Potoski que vous dé- » sirez avoir des nouvelles ?—Du baron, de » Dubourg, nommez-le comme vous vou- » drez....—Ma foi, Monsieur, je pourrais le » nommer un peu impertinent pour tous » les contes qu'il m'a débités... se dire pa- » latin... — Allons, mon cher Ménard, » oubliez tout cela... — Et sa tabatière du » roi de Prusse !... — C'était une plaisante- » rie... — Ah ! c'est surtout ce tokey de la » cave de Tékély sur lequel je comptais...

» —Songez que j'ai eu autant de torts que
» lui en l'autorisant à vous tromper... —
» C'est ce qui me ferme la bouche, mon-
» sieur le comte ; d'ailleurs, sans son étour-
» derie et sa passion pour le jeu, ce serait
» un homme de mérite. Il est instruit, il
» connaît ses classiques... — Mais enfin
» qu'est-il devenu ?... où l'avez-vous laissé...
» —Je l'ai laissé faisant *Hippolyte* et venant
» me chercher pour entrer en scène. »

Frédéric ne comprenant rien à cela, Ménard lui explique les aventures de la petite ville, dont tout autre que le jeune comte aurait ri ; mais celui-ci entend seulement que Dubourg est resté dans un grand embarras, et ne prévoit pas quand il pourra le revoir, ce qui le chagrine beaucoup, car il voudrait envoyer Dubourg près de sœur Anne pour calmer les inquiétudes de la jeune fille et lui donner de ses nouvelles.

Le comte de Montreville a congédié M. Ménard, en lui donnant une somme raisonnable, non pas pour la manière dont

il a veillé sur son fils pendant son voyage, mais pour le temps qu'il a perdu. Ménard va dire adieu à son cher élève, en se recommandant à son souvenir, dans le cas où il voudrait plus tard recommencer ses voyages autour du monde.

Plusieurs jours se sont écoulés depuis que Frédéric est de retour à Paris. Le souvenir de la jeune muette est sans cesse présent à sa pensée. Il se la représente dans le bois, attendant son retour, guettant son arrivée, et désolée de son abandon. Chaque instant augmente ses tourmens et son désir de revoir sœur Anne. Mais comment faire? il n'ose plus quitter son père; il est sans argent, et pour la première fois, l'intendant lui en a refusé par ordre de M. le comte, qui craint que son fils ne s'en serve pour recommencer ses voyages, et ne se soucie plus de le laisser partir.

Chaque jour Frédéric fait les projets les plus extravagans; il veut partir à pied, courir rejoindre sa jeune amie, puis se cacher avec elle dans le fond d'une forêt... Mais

sœur Anne ne peut pas quitter Marguerite; il faudra donc rester dans le bois, et là, son père le retrouvera facilement, car Ménard lui a tout conté.

Comment donc faire?... écrire... hélas! la pauvre petite ne sait pas lire... elle ne sait rien... qu'aimer!... et c'est bien peu dans le siècle où nous sommes!

Frédéric ne va que rarement dans le monde où il se déplaît. En vain la jolie petite madame Dernange a recommencé ses agaceries, il n'y fait plus attention; et celle-ci, piquée de son indifférence, emploie toutes les ressources de la coquetterie pour le ramener à ses genoux; mais Frédéric n'est pas sa dupe; il a aimé véritablement. Il reconnaît la légèreté de tous ces sentimens d'amour-propre, de ces caprices des sens que l'on prend pour de l'amour, tant que l'on n'a pas connu le véritable.

Le comte traite son fils avec froideur, mais ne lui parle jamais de tout ce qui a rapport à ses aventures dans le Dauphiné. Il évite au contraire d'aborder ce sujet: et

lorsque Frédéric, voulant pressentir les sentimens de son père, se hasarde à dire quelques mots sur son séjour à Grenoble, sur les environs de cette ville, et sur le joli village de Vizille, un regard sévère du comte lui ferme la bouche et ne lui permet pas de continuer.

Frédéric a déjà couru vingt fois dans les divers logemens que Dubourg a habités à Paris, mais dans aucun on ne l'a revu. Il va voir Ménard et le charge de faire son possible pour rencontrer Dubourg qui est peut-être revenu et n'ose pas se présenter chez lui de crainte d'être aperçu par M. de Montreville. « Et si je le découvre! dit Mé-
» nard.— Vous me l'enverrez sur-le-champ.
» — Vous l'envoyer ! je m'en garderai
» bien !... Peste ! M. le comte votre père
» ne l'a pas bien traité quand il l'a aperçu
» en Hippolyte... Il est vrai que le costume
» lui allait mal. — Vous lui direz de m'é-
» crire; ne peut-il me voir dehors s'il craint
» de venir à l'hôtel?... Suis-je donc gardé
» à vue... Ah! M. Ménard... je n'y puis

» plus tenir... Chaque jour augmente mon
» supplice!.. il faut que je la revoie, il faut
» au moins que j'aie de ses nouvelles... —
» Des nouvelles! de qui?—De celle que j'a-
» dore, de celle... que j'ai été forcé d'aban-
» donner pour vous suivre... — Ah! j'en-
» tends... de la petite du bois. M. Dubourg
» m'avait dit que vous l'aviez mise dans
» ses meubles, que vous étiez parti avec
» elle. — Plût à Dieu que je l'eusse fait!...
» maintenant je serais près d'elle. Ah! mon
» cher M. Ménard... si vous étiez un autre
» homme... Mais vous êtes bon, sensible,
» vous m'aimez, et vous me rendriez la vie
» si vous consentiez à aller lui dire que je
» l'adore plus que jamais!...—J'en suis bien
» fâché, monsieur le comte, mais je n'irai
» pas lui dire cela, ni autre chose. Je ne
» servirai pas une passion que monsieur
» votre père désavoue, il n'a déjà que trop
» à se plaindre de ma négligence. Je vous
» aime infiniment, et c'est pour cela que
» je ne vous aiderai point à continuer une
» liaison coupable qui ne vous mènerait à

» rien. Monsieur votre père sait bien ce
» qu'il fait ; il était temps qu'il arrivât...
» nous ne faisions tous que des sottises; moi
» le premier. Sa présence a rétabli l'équi-
» libre... Il vous a arraché à la tentation ;
» cela vous afflige, et cependant c'est ce
» qu'il pouvait faire de mieux. *Qui benè*
» *amat benè castigat, experto crede Ro-*
» *berto.* »

Frédéric rentre chez lui pour penser à sœur Anne, pour chercher un moyen de la revoir. S'il savait qu'elle va être mère, s'il savait qu'elle porte dans son sein un gage de son amour, rien alors ne pourrait le retenir à Paris. Il partirait, il braverait la colère de son père. Mais il ignore cette circonstance, et il reste, en disant tous les jours : « Je partirai. »

Le comte fait prier son fils de venir le trouver, et Frédéric se présente devant son père, le front toujours chargé d'ennui. « On ne vous voit plus dans le monde, lui
» dit le comte, vos voyages vous auraient-
» ils donc rendu misanthrope? »

Frédéric se tait : c'est ce que l'on a de mieux à faire lorsqu'on ne sait que dire. « Je désire que vous m'accompagniez ce » soir, reprend le comte ; je vais chez un des » mes anciens frères d'armes, le général de » Valmont. Après un long séjour dans ses » terres, il vient passer quelque temps à » Paris ; il désire vous voir ; je veux vous » présenter à lui. »

Frédéric s'incline et se dispose à suivre son père. Il lui a entendu quelquefois parler de ce M. de Valmont, avec lequel il a fait la guerre, et qui doit être à peu près de son âge. Il ne voit rien d'étonnant à ce que son père veuille le présenter à son ancien ami.

On part. Le comte de Montreville est plus aimable avec son fils, et celui-ci s'efforce de paraître moins triste. La voiture s'arrête devant la demeure de l'ancien général. Le comte et son fils se font annoncer et M. de Valmont vient au-devant d'eux. Au premier abord, sa figure prévient en sa faveur. Le général a de la rondeur dans

les manières ; ses traits respirent la franchise et la gaieté. Il court embrasser son ancien ami ; il tend la main à Frédéric, la lui serre avec cordialité et paraît charmé de le voir.

Après les premiers complimens, le général engage ces messieurs à passer avec lui dans une pièce voisine. « Tu m'as montré » ta famille, dit-il au comte ; il faut, à mon » tour, que je te montre la mienne. Cela » t'étonne peut-être... que moi, vieux gar- » çon, j'aie aussi de la famille... elle ne me » tient pas de si près, à la vérité, mais ne » m'en est pas moins chère. »

En disant ces mots, le général fait entrer le comte et son fils dans une autre pièce, où une jeune personne était assise devant un piano.

A l'entrée des étrangers, elle se lève vivement : « Constance, lui dit le général, » c'est mon ami, le comte de Montreville » et son fils ; Messieurs, je vous présente » ma nièce... ma fille... car je l'aime autant » que si j'étais son père. »

Constance fait aux deux étrangers une révérence pleine de grâce. Frédéric la regarde... il ne peut faire autrement que de la trouver charmante. Quant au comte, un sourire de contentement perce dans ses traits. Je crois que le malin vieillard avait déja entendu parler de mademoiselle Constance, et qu'en conduisant son fils chez le général, il avait son projet.

Constance est d'une taille élégante ; son abord a quelque chose de doux, de modeste qui prévient en sa faveur. Elle est blonde, et son teint est légèrement coloré. Ses grands yeux bleus, qu'embellissent de longs cils noirs, ont un charme dont on ne peut se rendre compte, sa physionomie est aimable et franche; chacun de ses mouvemens est gracieux, et Constance n'a pas l'air de s'en douter. Bien loin de chercher à briller, elle semble vouloir se dérober à l'admiration qu'elle fait naître.

Les deux vieux amis se sont mis sur le chapitre de leurs guerres, de leurs aventures de jeunesse, et, à soixante ans, on a

de quoi causer long-temps sur ce chapitre-là. Il faut donc que Frédéric entretienne la nièce du général, et quoique l'on ait le cœur triste, on n'aime pas à ennuyer une jolie femme, on fait alors quelque effort pour oublier un moment son chagrin, afin de ne point paraître trop maussade. C'est ce que notre jeune homme tâche de faire en causant avec mademoiselle Constance qui cause fort agréablement, et, sans montrer la moindre prétention, laisse voir un esprit juste, cultivé, un grand amour pour les arts, et une candeur, une modestie, qui répandent un charme de plus sur tout ce qu'elle dit. Ce n'est point une jeune demoiselle qui sait tout, discute et tranche sur tout, comme nous en avons tant, que l'on a la bonté d'appeler de petits prodiges, parce qu'elles babillent pendant deux heures avec une assurance surprenante, et qu'il est d'usage de trouver charmant tout ce que débite une jolie bouche, quand bien même cela n'aurait pas le sens commun.

Dieu vous garde des prodiges, lecteur, surtout en fait de femmes! Il n'y a rien de si bon que le simple, le modeste, le naturel : c'est toujours à cela qu'il faut retourner. Ces qualités n'excluent point l'esprit et les connaissances, mais elles y ajoutent un vernis de douceur, de modestie, qui leur donne un attrait de plus, et que l'on ne trouve jamais chez les autres.

Les jeunes gens parlaient peinture, musique, campagne : tout-à-coup le général dit à sa nièce : « Chante-nous quelque » chose, Constance... Mets-toi devant ton » piano et fais-toi entendre; j'aime que l'on » chante, moi, et cela amusera ce jeune » homme. »

Constance ne se fait pas prier; elle se met au piano et chante en s'accompagnant fort bien : sa voix est douce et pleine d'expression; elle n'a pas une grande étendue, mais Constance chante avec tant de goût qu'on ne se lasse pas de l'écouter. Frédéric l'écoute avec beaucoup de plaisir : il n'a pas encore entendu de voix qui lui ait plu

autant. Constance chante plusieurs morceaux, jusqu'à ce que son oncle lui dise : « C'est bien, c'est très-bien; tu es obéissante, » et tu n'as pas fait toutes ces petites façons » d'usage pour chanter. Ah ! morbleu ! » c'est que je n'aime pas les simagrées, » moi. »

Le comte et son fils unissent leurs éloges, et remercient Constance qui reçoit leurs complimens en rougissant. Mais il y a déjà près de deux heures qu'ils sont chez le général : le comte fait ses adieux : « J'irai » te voir, lui dit son ami ; je viens d'acheter » dans les environs une petite maison de » campagne pour mademoiselle, qui me » fait enrager avec ses champs et ses » oiseaux. J'espère que tu y viendras avec » ton fils avant que la saison soit plus » avancée. »

Le comte le promet, et remonte en voiture avec Frédéric, auquel il se garde bien de parler de la nièce du général. La vue de Constance devait faire plus que tous les discours d'un père. Frédéric ne dit rien

non plus : il songe de nouveau à la pauvre muette du bois... Depuis deux heures il l'avait presque oubliée.... Deux heures !.... Ce n'est rien encore ; mais sœur Anne ne l'oublie pas une minute.

Trois jours après cette visite, le général vient avec sa nièce dîner chez le comte de Montreville qui a chez lui une nombreuse réunion. En apprenant qu'il va se trouver avec mademoiselle de Valmont, Frédéric éprouve une certaine émotion qu'il attribue à la contrariété d'être obligé de cacher encore sa tristesse. En était-ce bien la véritable cause ?

Le général est, comme à son ordinaire, gai, franc et sans façon ; sa nièce est toujours jolie, aimable et sans prétention. Dans une grande réunion, il est plus facile d'être seul qu'en petit comité, et Frédéric revient toujours se placer auprès de Constance. Il pense que c'est simplement par politesse, et qu'il doit des soins particuliers à la nièce du général ; mais il ne peut se dissimuler que Constance est, de toute la société, celle

qui lui plairait le plus, si l'on pouvait encore lui plaire. Avec elle on peut causer sans chercher ce que l'on va dire. Ce ne sont point de fades épigrammes, des phrases banales qu'il entend sortir de sa bouche : Constance n'est pas exclusivement occupée de la toilette des autres femmes ; elle ne les passe pas en revue pour les critiquer l'une après l'autre ; ce qui est ordinairement le fond de la conversation d'une jeune femme. Avec elle il se sent plus libre, plus à son aise ; il lui semble qu'il la connaît déjà depuis long-temps ; elle sourit si agréablement lorsqu'il va se placer à côté d'elle ; sa voix a quelque chose de si tendre, ses yeux sont si doux, qu'il est bien naturel de préférer sa conversation à toutes les autres ; lors même qu'il ne lui dit rien, il éprouve encore un charme secret. Frédéric, quoiqu'il s'efforce de surmonter sa tristesse, conserve auprès de Constance un air de mélancolie qui ne lui va pas mal, et les femmes se laissent souvent séduire par ces airs-là. Lorsqu'il est rêveur, Constance le regarde avec intérêt ;

ses yeux semblent lui dire : « Vous avez » des chagrins?... » Et en lui parlant, sa voix est encore plus douce, ses manières plus affectueuses : on dirait que, sans les connaître, elle prend part à ses peines, ou qu'elle cherche à les lui faire oublier.

Plusieurs demoiselles ont fait briller leur talent et leur voix en s'accompagnant de la harpe ou du piano ; mais Frédéric n'a entendu que mademoiselle de Valmont. Elle n'a chanté qu'une romance, mais elle l'a chantée si bien ! En l'écoutant, Frédéric la considère plus attentivement qu'il n'a encore osé le faire. Soit un effet du hasard, soit une illusion de son cœur, il trouve dans les traits de Constance beaucoup de ressemblance avec ceux de sœur Anne,... la même douceur, la même expression, et si la pauvre orpheline pouvait parler, sans doute elle aurait une voix aussi tendre, aussi expressive. Frédéric, en écoutant Constance, se persuade qu'il entend sœur Anne, et ses yeux se mouillent de pleurs. Plein de cette idée, et trouvant à chaque

instant de nouveaux rapports dans les traits; il ne perd plus de vue mademoiselle de Valmont. Elle a cessé de chanter, et Frédéric est de nouveau près d'elle, et ses regards, qu'il attache sur elle, ont un feu, une expression nouvelle. Constance s'en aperçoit; elle baisse les yeux; un vif incarnat vient colorer ses joues; mais si Frédéric, en la regardant aussi tendrement, croit toujours voir la petite muette, n'aurait-il pas dû au moins prévenir mademoiselle de Valmont du véritable objet qui l'occupe? et Constance n'est-elle pas en droit de croire que le fils du comte de Montreville ne la voit pas avec indifférence?

La soirée a passé bien rapidement pour Frédéric. Le général et sa nièce sont partis, en annonçant qu'ils se rendaient le lendemain à leur campagne, où le général déclare qu'il attend avec impatience le comte et son fils.

Lorsque Constance est éloignée, Frédéric se trouve de nouveau seul au milieu de la société; et aussitôt qu'il peut disparaître,

il se hâte de regagner son appartement pour penser... à Constance? Oh! non, non, à sœur Anne; c'est toujours la pauvre petite qui l'occupe; mais est-ce sa faute, si parfois le souvenir de mademoiselle de Valmont se mêle à celui de la jeune muette. Cela vient de la ressemblance qui existe entre elles. Un cœur aimant retrouve partout celle qu'il adore... Il la revoit où elle n'est pas... il l'aime dans une autre, qui lui rappelle son image... voilà pourquoi il ne faut pas plus se fier aux gens sentimentals qu'aux étourdis.

Plusieurs jours se sont écoulés : Frédéric n'a point de nouvelle de Dubourg, qui, probablement, n'est pas encore de retour à Paris. Le jeune comte est toujours triste et pensif, mais sa mélancolie a quelque chose de doux. Le souvenir de sœur Anne le fait souvent soupirer... Il désire vivement la revoir, mais il ne forme plus de ces projets extravagans, qui, dans les premiers jours de son arrivée à Paris, lui semblaient si faciles à exécuter. Il voudrait faire le bon-

heur de sœur Anne, assurer à jamais son repos, sa félicité ; mais il songe à l'avenir, et il est plus que jamais certain que son père ne consentirait pas à la lui donner pour femme. Il se dit quelquefois : « Que ferions-
» nous?.... quelle serait la suite de cette
» liaison?... on ne peut pas vivre toujours
» dans un bois. L'homme est fait pour la
» société, et sœur Anne ne peut y être
» présentée... elle ignore tout ce qu'il est
» indispensable de savoir. »

Pauvre petite ! pourquoi n'a-t-il pas fait toutes ces réflexions, lorsqu'il t'a vue pour la première fois sur les bords du ruisseau?.. Mais alors tu lui semblais charmante, telle que tu étais ; ton ignorance te rendait mille fois plus piquante à ses yeux, et maintenant.... hom!.... Je le répète, les hommes si sensibles ne valent pas mieux que les autres.

Un matin, le comte propose à son fils de partir pour la campagne du général ; Frédéric est toujours aux ordres de son père, mais il se hâte de donner un peu plus de

soin à sa toilette. Quoique l'on ne cherche pas à plaire, on ne veut pas faire peur. Le comte remarque les moindres actions de son fils, et il éprouve une secrète satisfaction; mais il ne la laisse point paraître, et ne lui parle pas plus de mademoiselle de Valmont que de toute autre personne.

La maison de campagne du général est dans les environs de Montmorenci; les voyageurs y arrivent vers midi. En descendant de voiture, Frédéric éprouve un battement de cœur, qu'il attribue au plaisir de revoir une femme dont les traits lui rappellent celle qu'il aime. Il est en effet bien ému, et en entrant dans la maison ses yeux cherchent mademoiselle de Valmont... Mais il ne voit que le général, qui leur fait l'accueil le plus aimable. « Vous resterez quel-
» ques jours ici, dit-il, je vous tiens, et je ne
» vous laisserai pas partir de sitôt. Nous cau-
» serons, nous rirons, nous chasserons, nous
» ferons la partie... ma nièce nous fera dela
» musique, enfin, nous passerons le temps
» le plus gaiement que nous pourrons.»

Frédéric cherchait des yeux cette nièce qu'il ne voyait pas ; et, comme le général venait déjà de citer à son père une de leurs campagnes, et que cela pouvait le mener loin, il se hasarda à demander de ses nouvelles.

« Elle est sans doute dans le jardin, » dit le général, « à sa volière ou à ses fleurs, ou » à son belvéder..... Allez, allez, jeune » homme, cherchez-la, corbleu, c'est votre » affaire ; à votre âge, une jolie figure » m'aurait fait courir depuis Paris jus- » qu'ici. »

Frédéric profite de la permission ; il descend dans un jardin qui paraît fort beau, et s'avance au hasard, cherchant des yeux mademoiselle Constance. Il a passé près de la volière, elle n'y est point : il s'enfonce dans une allée de tilleuls, au bout de laquelle le terrain s'élève et conduit par un chemin tournant à une espèce de plate-forme, d'où l'on découvre au loin un charmant paysage. C'est sans doute ce que le général appelle le belvéder, car Constance

y est assise ; et, tenant sur ses genoux un carton de dessin, s'occupe à esquisser une vue de la belle vallée que l'on aperçoit de cet endroit. Elle ne voit pas venir Frédéric, parce qu'elle tourne le dos au chemin qui mène au belvéder, et le jeune homme s'est approché et penché au-dessus de son épaule, sans qu'elle ait été distraite de son occupation.

« Vous avez donc tous les talens, » lui dit-il. Constance lève la tête, l'aperçoit, et un sentiment de plaisir se peint dans ses yeux, tandis que son sein palpite avec plus de force. Elle veut aussitôt quitter son dessin.

« Continuez, de grâce, dit Frédéric ; je » ne viens point interrompre vos études... » Je désire plutôt les partager ; d'ailleurs, » monsieur votre oncle veut que nous » restions quelques jours ici ; il ne faut » donc pas que notre présence change en » rien vos habitudes... — Et... nous ferez-» vous en effet le plaisir de rester quelque » temps ? dit Constance d'une voix émue.

» — Mais sans doute... Je pense bien que
» mon père n'aura pas refusé son ancien
» ami... Il se trouve trop bien avec lui. —
» Je crains, Monsieur, que vous, qui n'avez
» pas le même motif pour vous plaire en ces
» lieux, ne regrettiez bientôt les plaisirs de
» Paris... Ici nous ne recevons que peu de
» monde... Vous allez vous ennuyer... —
» Vous me jugez bien mal, si vous croyez
» que je puis m'ennuyer près de vous... —
» Ah! pardon... Je dis cela... par crainte;
» mais au fait, si vous aimez les champs,
» la musique, le dessin et la lecture, vous
» devez aussi vous plaire à la campagne. »

Frédéric ne répond rien; il regarde attentivement Constance, et son cœur est oppressé par mille sentimens divers; il revoit dans ses traits une image toujours aimée... Il se transporte en idée dans le petit bois, au bord du ruisseau; une teinte de tristesse obscurcit son front; un profond soupir s'échappe de son sein. Ce n'est qu'au bout de quelques minutes que, paraissant sortir d'un rêve, il répond à Constance : « Oui,
» j'aime beaucoup la campagne. »

La jeune personne le regarde avec étonnement et sourit ; puis, voyant qu'il n'en dit pas davantage, elle reprend son dessin et veut continuer son paysage, mais la présence de Frédéric lui cause une sorte d'embarras. Sa main tremble en conduisant son crayon, et elle ne sait plus ce qu'elle fait.

Frédéric continue de la regarder en silence ; il admire sa grâce, son maintien, son air à la fois aimable et décent. Il se dit : « Si sœur Anne eût reçu de l'éducation, » elle serait comme elle : elle aurait sa tour- » nure, ses talens ; elle s'exprimerait aussi » bien ; » et il commence à trouver que, loin de nuire aux grâces, aux attraits d'une femme, l'éducation leur donne un charme de plus.

La conversation languit entre les deux jeunes gens, car Frédéric retombe souvent dans ses rêveries; malgré cela le temps passe vîte ; il semble qu'ils se trouvent bien l'un auprès de l'autre, et que cela leur suffit. Pour Frédéric, il passerait volontiers toute

la journée à regarder Constance et à faire des comparaisons. La jeune personne s'aperçoit qu'il la considère sans cesse ; mais les yeux de Frédéric sont si doux, il y a dans leur expression quelque chose de si tendre et de si touchant, qu'une femme ne peut pas se fâcher d'être regardée ainsi.

L'arrivée des deux vieux amis arrache les jeunes gens à cette situation, dans laquelle ils se plaisaient sans se l'avouer à eux-mêmes. Le général montre au comte toutes les beautés de son jardin, et le belvéder en est une. Le comte en paraît fort satisfait, car, en y montant, il a remarqué certain trouble, certaine émotion qui ne contribuent pas peu à lui plaire dans le belvéder. Le général ne voit pas tout cela : il n'est pas observateur comme son ami.

« Ma nièce, dit le général, voilà deux » hôtes qui nous arrivent : tâche de faire » si bien les honneurs, qu'ils ne songent » pas de long-temps à quitter cette maison. » — Je ferai de mon mieux, dit Constance » en rougissant. — Mademoiselle, dit le

» comte, il suffit de vous y voir pour y être » déjà retenu. » Frédéric ne dit rien, mais il regarde Constance, qui, tout en remerciant le comte, a jeté sur lui un regard furtif, comme pour s'assurer s'il pensait de même.

Après le dîner, deux voisins viennent chez le général. L'un est un grand joueur de billard qui ne dormirait point s'il n'avait pas fait sa partie; l'autre, un peu plus jeune et qui a servi, n'épargne pas non plus ses récits de campagnes qu'il entremêle de galanteries et de complimens à mademoiselle de Valmont.

Frédéric laisse ces messieurs jouer au billard pour rester auprès de Constance et l'entendre chanter ou toucher du piano. « Ne vous gênez pas pour me tenir compa- » gnie, lui dit-elle; songez que nous ne » sommes pas à Paris. — A moins que cela » ne vous déplaise, répond Frédéric, je » préfère rester auprès de vous. »

Constance sourit, et il est facile de voir que cela ne lui déplaît pas.

A la campagne, et surtout chez le général, règne la plus aimable liberté. Dans la journée chacun se livre à ce qui lui plaît ; souvent le comte et son ami vont faire des promenades dans les environs. Frédéric reste avec Constance : c'est dans le jardin qu'ils passent ensemble une partie des journées. « Il faut profiter des derniers beaux » jours, dit Constance ; l'hiver arrive et je » viens dire adieu à mes arbres, à mes » fleurs, à mes oiseaux. Mais je les reverrai ; » cet adieu n'est pas éternel. — Vous ne » retournerez donc pas habiter la terre de » votre oncle ? — Oh ! non : cette maison » me plaît davantage ; il l'a achetée pour » moi, et il me permettra d'y passer sept » mois de l'année. L'hiver, nous revien- » drons à Paris. Mon oncle est si bon ! Il » fait tout ce que je veux, car il m'aime » tant !... — Et qui pourrait ne pas vous... »

Frédéric n'achève pas ; il s'arrête, comme fâché de ce qu'il allait dire, et Constance, surprise, baisse les yeux et se tait ; mais elle commence à s'accoutumer aux bizarreries

du jeune homme. Parfois, lorsqu'il reste long-temps auprès d'elle sans rien dire, et qu'il paraît triste et chagrin, elle est tentée de lui demander ce qui l'afflige, mais elle n'ose ; elle se tait et soupire aussi, sans savoir pourquoi. La mélancolie est un mal qui se gagne entre deux jeunes gens de sexe différent. Souvent ces heures de silence sont plus dangereuses qu'une conversation dont la galanterie ferait les frais.

Cependant, chaque jour une intimité plus tendre s'établit entre Frédéric et Constance : à peine huit jours se sont écoulés, et il ne règne plus entre eux cette réserve, ce ton de galanterie et de société qui n'est jamais le ton de l'amitié ni de l'amour. Le comte parle de retourner à Paris, et Frédéric s'étonne de n'y avoir pas songé : ces huit jours ont passé si vîte... En y réfléchissant, il est presque fâché contre lui ; il a des remords d'avoir eu du plaisir... Mais les remords ne viennent jamais qu'après. Puis il se dit : « Non je n'ai point oublié sœur » Anne... C'est toujours elle que je vois dans

» Constance... C'est à elle que je pense en
» regardant les traits si doux de mademoi-
» selle de Valmont ; c'est près d'elle que je
» crois être, lorsqu'assis près de Constance,
» j'éprouve une émotion délicieuse. »

Et c'est probablement en songeant encore à sœur Anne, que, la veille du jour où il doit retourner à Paris avec son père, Frédéric, assis dans le jardin près de Constance, a pris sa main et l'a tenue longtemps dans les siennes. Cette main, Constance ne la retire pas... Elle baisse les yeux ; elle paraît vivement émue. Frédéric garde le silence, mais il presse sa main bien tendrement; et, sans y penser peut-être, l'aimable fille lui rend ce signe de tendresse.

Le jeune homme éprouve alors un trouble nouveau : il abandonne la main qu'il tenait... Il s'éloigne vivement de Constance qui lève la tête, et voyant son agitation, lui sourit avec ce charme qui retient, qui entraîne ; puis lui dit : « Vous partez donc
» demain ! »

Frédéric se rapproche et balbutie : « Il

» le faut... J'aurais dû partir plus tôt, peut-
» être..... Et cependant..... Ah! oui, c'est
» elle... C'est toujours elle que je vois... Je
» voudrais sans cesse rester auprès de vous...
» J'y suis si bien!.. Ah! pardonnez, Ma-
» demoiselle... Je ne sais où j'en suis... »

Constance ne comprend pas trop ce discours-là, mais les amans ne savent pas toujours ce qu'ils disent ou le disent souvent fort mal, et elle pardonne volontiers, parce qu'elle interprète tout cela suivant son cœur qui lui dit que Frédéric l'adore, et ces choses-là paraisssent toujours bien exprimées, car, en amour, les yeux parlent autant que la voix.

Le comte emmène son fils à Paris, et jamais un mot touchant Constance. Ah! monsieur le comte, vous avez votre tactique, et vous savez bien ce que vous faites. A peine quelques jours se sont écoulés, et Frédéric dit que l'on devrait profiter des derniers beaux temps pour aller à la campagne du général, car il brûle de revoir Constance... afin de penser à sœur Anne.

CHAPITRE IV.

Lunel, Dubourg et Madelon.

Nous avons laissé Dubourg se disposer à prendre la route de Paris. Mais cette fois, il ne voyage plus en seigneur polonais ; il va modestement à pied, une canne à la main, qu'il balance comme s'il ne faisait qu'une simple promenade. Il n'a point de paquet à porter, parce qu'il a sur lui toute sa garde-robe, ce qu'il trouve beaucoup plus commode quand on voyage à pied. Il aperçoit ces lieux qui l'ont vu naguère si brillant, si noble, si magnifique, Il passe près de la maison de M. Chambertin, et salue cette demeure hospitalière, en donnant un soupir... à la maîtresse du logis?

non pas, mais au vieux pomard de sa cave.

Cependant il passe vîte, car il craint encore la rencontre de ce maudit Durosey, dont la présence semble avoir causé tous ses malheurs. En débouchant un petit sentier qui mène à la grande route, Dubourg se trouve presque nez à nez avec le vieux Lunel, qui retournait chez son maître, conduisant un âne chargé de différens objets qu'il venait d'acheter à Grenoble. Dubourg se hâte d'enfoncer son chapeau sur ses yeux et de marcher la tête baissée, ne se souciant pas d'être reconnu par le jockey de M. Chambertin. Mais en avançant, il va se jeter contre l'âne qu'il manque renverser. « Tu ne vois donc pas clair, imbécille, » dit Lunel; « la route est assez large et il » vient se jeter sur cet âne... »

Au mot imbécille, Dubourg, qui n'a jamais aimé le vieux jockey, lequel pendant son séjour chez M. Chambertin, ne l'a servi qu'avec humeur, cherchant toujours à lui faire des méchancetés, ainsi qu'à

Ménard ; Dubourg, qui n'a pas oublié les coups de fouet que monsieur l'homme de confiance a distribués à ses deux petits Polonais, se retourne brusquement et applique trois coups de son bâton noueux sur les fesses de Lunel. Celui-ci se retourne en criant : « Au secours ! au voleur !... » Et comme le mouvement que Dubourg vient de faire a relevé son chapeau, le domestique reconnaît ses traits et crie de plus belle : « C'est ce méchant palatin qui doit quatre » cents francs à son traiteur... C'est ce faux » baron qui faisait voir des chandelles ro- » maines à madame et des croissans à mon- » sieur... Peste, il n'est pas si pimpant » maintenant !...

» — Te tairas-tu, drôle ! » dit Dubourg en levant de nouveau sa canne sur Lunel. « — Pourquoi me battez-vous ? — Je ne fais » que te rendre ce que tu as donné à mes » gens : il y a long-temps que je te devais » cela. — Vos gens... vos gens ;... ils étaient » gentils... C'est là mon pourboire, parce » que mon maître vous a hébergé pendant

» un mois, avec votre savant qui mangeait
» comme six. — Si j'ai fait à ton maître
» l'honneur de loger chez lui, de quoi te
» mêles-tu, faquin, d'y trouver à redire?
» — Oui.... il est joli l'honneur que vous
» lui avez fait... — Prends garde que je ne
» recommence... »

Dubourg tenait encore sa canne levée. Le vieux jockey se décide à filer doux. Il se tait et cherche des yeux son âne pour continuer son chemin; mais l'animal a disparu pendant la dispute de ces messieurs; il s'est enfoncé dans le fourré qui borde la route et on ne le voit plus.

« Ah! mon Dieu!... mon âne!.. Où est
» mon âne? » crie Lunel en regardant de tous côtés avec inquiétude. « — Ma foi, je
» n'en sais rien. Cherche ton âne, je con-
» tinue mon voyage. Tu feras bien des
» complimens de ma part à ta maîtresse, et
» tu diras à ton maître que si jamais il vient
» me voir à Paris, je lui ferai une petite
» réception en artifice. »

Lunel n'écoute pas Dubourg; il court à

droite et à gauche de la route en appelant : « Madelon... Eh, Madelon... » Il s'enfonce dans un sentier couvert. Dubourg le perd de vue et se remet en marche en riant de cette rencontre. Il y a près d'une demi-heure qu'il a quitté Lunel, et il est alors au bout d'un chemin qui donne dans une plaine, lorsqu'en sortant du sentier, il aperçoit, à une vingtaine de pas de lui, Madelon qui marchait au petit trot, avec son fardeau sur le dos, suivant librement les chemins qui lui plaisaient, et s'arrêtant, de temps à autre, pour manger un chardon ou quelques ronces sauvages.

« Parbleu! voilà une aventure singu-
» lière, » dit Dubourg en s'approchant,
« cet animal me serait-il envoyé par la
» Providence! prenons-garde pourtant, la
» justice pourrait trouver mauvais que je
» reçusse des cadeaux de la Providence. Ce-
» pendant, je n'ait point détourné cette
» ânesse de sa route... Est-ce ma faute si
» elle a quitté son maître?... Commençons,
» malgré cela, par tâcher de la lui rendre. »

Dubourg retourne de quelques pas dans le bois qu'il vient de quitter et se met à appeler de toute sa force : « Lunel !.. holà ! » Lunel !... voici votre bourrique... »

Personne ne répond. Dubourg appelle inutilement. Las enfin de crier, il retourne vers l'âne en se disant : « Il me semble que » j'ai fait tout ce que j'ai pu, et ma con- » science commence à être plus calme. Je » ne puis pas retourner de près d'une demi- » lieue... Je n'ai pas envie de me présenter » de nouveau chez mon ami Chambertin... » qui n'est plus mon ami. Voyons, cepen- » dant, ce que porte cette ânesse ;... mais » il n'est pas probable que ce soient des ob- » jets bien précieux. »

Dubourg commence l'inventaire des deux paniers qui sont recouverts d'une grosse toile grise. Dans l'un il trouve deux seringues, l'une à mécanique, étiquetée : *Pour Madame;* la seconde sans mécanique : *Pour Monsieur;* plus, une grande boîte contenant plusieurs fioles et d'autres petites boîtes de carton. « Oh ! oh ! c'est une bou-

» tique d'apothicaire que j'ai trouvée là,
» dit Dubourg; mais voici un grand pa-
» pier... Ah! c'est le mémoire acquitté;
» cela va me donner connaissance des objets;
» lisons: Fourni par Dardanus, apothi-
» caire, à Grenoble: pour madame Cham-
» bertin. — Ah! voyons un peu. — De
» l'opiat pour les dents, pommade pour les
» gencives, trois pots de rouge superfin,
» pâte d'amande liquide, huile de Macassar
» pour teindre les cheveux, pommade
» d'oursin pour les empêcher de tomber,
» extrait de philocome pour les conserver,
» essence de Vénus pour adoucir la peau,
» rouge au vinaigre pour le soir, bleu vé-
» gétal pour se faire des veines.

» Ah! mon Dieu! dit Dubourg en s'in-
» terrompant, c'est fort heureux que je
» n'aie pas trouvé ce mémoire-là un jour
» plus tôt; car cela m'aurait ôté le courage
» de dire de jolies choses à madame Cham-
» bertin. Poursuivons: des pastilles laxati-
» ves, des pilules émollientes, des tablettes
» adoucissantes. — Diable! il paraît que

» madame est bien échauffée ! — Deux livres
» de chocolat de santé. — Ah ! ceci est meil-
» leur. Voyons monsieur, maintenant :
» Trois cents pois à cautère. — Ah ! le co-
» quin ; c'est cela qu'il a le teint si frais. —
» Trois bouteilles d'eau de Barèges, pom-
» made pour les cors, onguent pour les
» clous, pastilles au cachou, menthe, con-
» serve d'ache, pilules astringentes, tablet-
» tes toniques. — Il paraît que monsieur
» est relâché. C'est tout... Voyons l'autre
» panier. »

Il trouve d'abord un carton contenant une perruque parfaitement frisée et bouclée, que madame met, sans doute, les jours où elle n'a pas le temps de préparer ses cheveux. Plus, une tête de bois destinée à supporter la perruque lorsqu'elle ne sert point. Enfin, une paire de bottes à l'écuyère et des gants de daim.

« Ma foi, je ne retournerai pas à Alle
» vard pour des seringues et des pilules, »
dit Dubourg après avoir terminé son inventaire, « Monsieur et madame se passeront

» quelques jours des objets qu'ils attendent..
» Je prends possession... quoique je ne sache
» pas trop ce que je ferai de toutes ces dro-
» gues... Eh mais! quelle idée... Parbleu,
» voilà un moyen d'utiliser cette boutique
» et de voyager sans toucher à ma bourse,
» qui n'est pas considérable! et qui sait, si
» je ne vais pas faire ma fortune... Allons,
» le sort en est jeté; j'ai été baron, palatin,
» comédien, j'ai même fait la bête sans
» m'en douter; je ferai bien le charlatan :
» c'est le métier le plus facile, le rôle le plus
» aisé à jouer, pour peu que l'on ait de
» l'esprit, de l'audace et du babil, et j'ai
» tout cela... Me voici donc charlatan....
» Eh! qui ne l'est pas dans le monde! cha-
» cun le fait à sa manière. Les gens en place
» avec les solliciteurs, les spéculateurs avec
» les capitalistes, les fripons avec les sots;
» les hommes à bonnes fortunes avec les
» femmes, les coquettes avec leurs amans,
» les débiteurs avec leurs créanciers, les
» auteurs avec les acteurs, les libraires
» avec les lecteurs, et les marchands avec

» tout le monde. Moi, je suis de ceux qui
» guérissent tous les maux, qui les prévien-
» nent, qui les devinent; enfin, je suis un
» second Cagliostro; j'ai la pharmacopée
» universelle, je n'ai point de compère,
» j'agis sans fraude; j'ai trouvé mille se-
» crets, dont un seul suffirait pour faire la
» fortune d'un homme, et je vends des pi-
» lules pour deux sous, parce que je suis
» philanthrope. »

Bien décidé à cette nouvelle folie, Dubourg entre avec son âne dans un taillis épais. Là, il commence par ôter ses bottes de palatin, qui étaient fort usées, et les jette dans le bois; il met à la place les grandes bottes à l'écuyère qui lui montent jusqu'à moitié de la cuisse, afin que, dans le marchand d'onguent, on ne reconnaisse pas le baron Potoski; il enfonce sur sa tête la perruque blonde bouclée destinée à madame Chambertin, après avoir eu soin de nouer les cheveux de derrière et d'en former une queue à la prussienne; il se barbouille les joues, le front et le menton de rouge

superfin, puis, montant sur la croupe de Madelon, et ayant devant lui les deux paniers qui contenaient sa boutique ambulante, il se remet en route aiguillonnant son coursier avec sa canne qui lui sert de houssine.

La mine singulière de Dubourg, sa figure ombragée de belles boucles blondes, cette longue queue qui tombait sur son dos, ses grandes bottes qu'il tenait en arrière, parce que les paniers le gênaient beaucoup; enfin, sa pose majestueuse sur son âne attiraient les regards de tous les villageois. Ils s'appelaient l'un l'autre pour le voir. Les paysans se mettaient sur leur porte ou à leurs fenêtres pour le regarder passer, et quelques petits garçons le suivaient quequefois par derrière. Dubourg saluait à droite et à gauche d'un air de bienveillance, en criant à haute voix : « Mes enfans, avez-vous quel-
» ques maux, quelques douleurs de pieds
» ou d'oreille, faites-vous de mauvais rêves,
» souffrez-vous en dormant... avez-vous
» reçu des coups, êtes-vous aveugles, bor-

» gnes, sourds, muets, paralytiques, ap-
» prochez... saisissez l'occasion!... je suis le
» grand réparateur, le grand guérisseur,
» le grand opérateur... Hâtez-vous de pro-
» fiter de mon passage dans ce pays; je n'y
» reviendrai que dans trente ans, et il est
» probable que je ne vous y retrouverai pas
» tous. Venez, mes amis... je guéris tout,
» je fais tout... même des enfans, quand
» on les commande d'avance. Il n'y a que
» les dents que je n'arrache pas; mais je
» donne une eau qui les fait tomber, et
» cela revient au même. »

Les paysans sont généralement crédules; à ce discours, quelques-uns approchaient de Dubourg, et, après avoir ôté respectueusement leur chapeau, ou fait une révérence, ils allaient lui conter leurs maux. Quand l'assemblée était nombreuse, Dubourg tirait de son panier sa seringue à mécanique qu'il avait remplie avec de l'eau de Barèges; puis il seringuait au loin, et les villageois étaient obligés de se boucher le nez; mais ils restaient, parce que la se-

ringue merveilleuse jouait l'air : *Avec les jeux dans le village ;* et que Dubourg disait : « Mes enfans, cette seringue magique me » vient de la sultane favorite du Soudan » d'Égypte. Elle joue trois cents airs. Mais, » comme elle a des caprices, aujourd'hui elle » jouera toujours le même. Cette eau mer- » veilleuse qui en sort... et qui ne sent pas » l'essence de rose, est un remède prompt » et souverain pour les femmes qui ont des » coliques. Je donne quelquefois moi-même » de ces remèdes, mais il faut que je choi- » sisse les personnes, car cette seringue-là » ne va pas à toutes les figures. »

Après ce discours, Dubourg écoutant les plaintes de chacun, fouillait dans sa pharmacie, distribuant des drogues au hasard, mais les vendant avec assurance, en promettant qu'on en éprouverait bientôt les effets. Il donnait à une nourrice de la pâte d'amande liquide ; à un fiévreux, des pastilles de cachou ; pour un rhume, des boulettes qu'il avait faites avec l'onguent destiné aux cors ; pour un asthme, de l'huile de Ma-

cassar ; pour une fluxion, de la pommade d'oursin ; et pour les maux d'estomac, du rouge au vinaigre.

Après cette belle équipée, il piquait Madelon et se hâtait de s'éloigner de ses malades. En effet, à peine était-il à une demi-lieue, que les pauvres gens éprouvaient les effets de ses remèdes. Les uns se tenaient le ventre, les autres avaient des nausées ; ceux-ci éprouvaient un violent mal de tête, ceux-là ne pouvaient supporter le goût de la drogue qu'ils avaient avalée ; et quelques-uns couraient après le charlatan qu'ils traitaient de filou. Mais celui-ci ne les attendait pas. Heureusement que, par prudence, il ne distribuait ses remèdes qu'en très-petite quantité, ce qui empêchait qu'ils n'eussent des suites graves.

Dubourg avait soin de ne guérir personne dans les endroits où il s'arrêtait pour manger ou pour coucher. Après avoir fait ainsi une quarantaine de lieues en quinze jours, parce que le grand guérisseur, s'arrêtant pour faire son commerce, et sa monture

n'allant qu'au très-petit trot, il ne pouvait pas avancer fort vîte; Dubourg se trouve devant une ferme considérable. Il y avait long-temps qu'il n'avait rien vendu, car, plus il approchait de la capitale, et moins il trouvait de gens crédules. Sa fortune ne s'était pas augmentée. Il mangeait régulièrement le soir ce qu'il avait gagné dans la journée; et, quand la recette était bonne, il faisait grande chère, satisfait de ne point toucher à sa bourse de réserve.

L'aspect de la ferme engage Dubourg à s'arrêter. N'ayant ni trompette, ni cor de chasse, il se sert, pour s'annoncer, de sa seringue à mécanique, et s'accompagne en battant la mesure avec sa canne sur la tête à perruque. Les habitans de la ferme arrivent. Parmi les personnes qui accourent, Dubourg remarque une jeune fille rose, fraîche, à l'œil mutin, au pied mignon, dont il a grande envie de devenir le médecin.

Quelques grosses filles de basse-cour se font donner des onguens pour la fièvre et

les maux d'aventure. Quelques paysans reçoivent des pastilles de menthe et de cachou pour le mal de dents ; mais tous regardent avec étonnement cette seringue merveilleuse qui fait de la musique, et la tête à perruque qui parle quand il fait de l'orage, à ce qu'assure l'opérateur.

La jolie paysanne est la fille du fermier, qui est alors absent. Auprès d'elle est sa tante, bonne vieille qui croit aux rêves, aux cartes, à la magie, aux revenans, aux talismans et aux sorciers. Elle s'est empressée de venir consulter Dubourg, parce que depuis trois jours elle s'endort sur le dos et se réveille sur le ventre, ce qui lui semble fort extraordinaire. « Je vais vous donner » quelque chose qui vous empêchera de » changer de position, » dit notre charlatan à la vieille, tout en lorgnant la jeune, « ce sont des pastilles qui me viennent d'un » habitant de la côte de Guinée, qui dor- » mait quelquefois huit jours de suite sur » l'oreille gauche. Mais en n'en prenant » que modérément, on passe une nuit dé-

» licieuse, et on fait des rêves charmans !..
» des rêves divins !.. des rêves de quinze
» ans... C'est si agréable qu'on ne voudrait
» plus se réveiller. Enfin, ma chère dame,
» quand on a pris de cela, on est certain
» de rêver de telle personne que l'on veut ;
» il ne faut pour cela que faire le tour de
» son vase de nuit avant de se coucher.

» —Ah! mon cher Monsieur, dit la vieille,
» donnez-moi vîte de ces précieuses pastil-
» les... j'en mangerai tous les soirs !... dès
» cette nuit je veux rêver de mon premier
» mari... qui était bien aimable, et pas
» ivrogne comme le second... Je ferai le
» tour du pot, Monsieur, je n'y manquerai
» pas !... »

Dubourg donne à la vieille une boîte de pilules laxatives qu'elle recoit avec reconnaissance, puis il demande à la jeune villageoise ce qu'il peut faire pour elle.

« Dam ! Monsieur, dit la jolie fille, c'est
» qu'il y a huit jours, en dansant avec
» Thomas, je suis tombée, je me suis foulé
» le poignet, et je ne m'en sers pas encore

» aussi bien que de coutume ; auriez-vous
» quelque chose qui me fît passer cela tout
» de suite? — Si j'ai quelque chose, ma
» belle enfant, est-ce que je n'ai pas tout,
» moi !... en un quart-d'heure je vous aurai
» fait passer votre douleur... il n'y paraîtra
» plus ; je n'ai qu'à vous frotter avec une
» certaine pommade ; mais il faut aussi que
» je dise des paroles magiques, et je ne
» puis les prononcer devant témoin, cela
» détruirait le charme. Conduisez-moi donc
» dans votre chambre, ou dans tout autre
» lieu où nous serons seuls, et j'opérerai.

» — Ma tante, faut-il? demande la fille du
» fermier. — Comment donc, s'il le faut!
» répond la bonne femme, mais sur-le-
» champ, profite de la bonne volonté de
» ce grand homme, et laisse-toi frotter. »

La jeune fille ne fait plus de difficulté. Elle prie Dubourg de la suivre. Celui-ci attache son âne et toute sa boutique à la porte de la ferme et suit lestement la jolie fermière, qui le mène dans sa chambrette dont elle pousse la porte sur elle, s'aban-

donnant avec confiance à la science du sorcier, qui paraissait plus comique qu'effrayant.

De son côté, la tante, pressée de jouir de l'effet des pastilles, et n'ayant pas la patience d'attendre la nuit pour rêver à son premier mari, était aussi rentrée chez elle, et, après avoir avalé une pilule et fait la cérémonie ordonnée, venait de se mettre sur son lit, attendant avec impatience l'effet du charme, qui ne s'annonçait pas précisément par des prodiges.

Pendant que ces dames font usage des spécifiques de Dubourg, le fermier rentre chez lui. Il commence par s'informer à qui appartient cette bourrique qui est à sa porte. On lui répond que c'est la monture du grand guérisseur qui vient d'arriver. Le fermier demande ce que c'est que le grand guérisseur; les valets de ferme disent qu'ils n'en savent rien, mais que c'est probablement un sorcier, parce qu'il a des cheveux bouclés comme une femme, une grande queue, des bottes immenses, une

seringue qui fait danser, et une tête de bois qui parle quand il fait de l'orage.

Mais le fermier était de ces hommes qui ont le malheur de ne pas croire aux sorciers, aux charmes, et à la magie; qui veulent voir par leurs yeux, entendre par leurs oreilles, et qui ne peuvent pas se mettre dans la tête qu'une poule noire fait venir le diable, et qu'on lit dans l'avenir avec le foie d'un mouton, du marc de café ou du plomb jeté bouillant dans de l'eau. Ces hommes-là sont la perte des sciences occultes!

Celui-ci, impatienté du récit des paysans, demande où est passé ce grand guérisseur. On lui dit qu'on l'a vu entrer dans l'intérieur de la maison avec la tante et la demoiselle. Le fermier se hâte de courir à la chambre de la vieille qu'il trouve couchée, et attendant toujours le songe délicieux qui n'arrivait pas.

« Ah! mon frère! que faites-vous? dit-
» elle au fermier. Vous venez me troubler...
» me déranger... Le rêve venait!... j'aper-

» cevais déjà mon premier mari... Nous
» allions cueillir la noisette ensemble....
» Allez-vous-en, vous empêcheriez l'effet
» de la pilule que j'ai prise... et que je dois
» à cet homme surprenant qui vient d'ar-
» river.

» — Morbleu ! dit le fermier, aurez-vous
» bientôt fini vos contes et vos sottises ?.. Et
» où est-il ce sorcier?... il me vole mes lapins,
» peut-être !

» — Quelle pensée!... il est avec votre fille,
» dans sa chambre, il prononce des paro-
» les pour guérir sa main...

» — Enfermé avec ma fille ! dit le fermier,
» morgué ! nous allons voir çà... » et il
court à la chambre de la petite sans écou-
ter ce que dit la vieille. D'un coup de pied,
le fermier ouvre la porte, et sans doute il
n'est pas satisfait de la manière dont le grand
guérisseur guérit sa fille, car, saisissant un
balai, il commence la conversation par lui
en appliquer plusieurs coups.

Dubourg n'a pas le temps de se recon-
naître, il crie et se sauve ; la jeune fille

pleure ; le père jure, et toute la maison est aux abois.

Notre charlatan qui voit les valets s'armer de gourdins, à l'exemple de leur maître, ne s'occupe plus que de son salut; il fuit de la ferme, y abandonnant son âne, ses seringues et tous ses remèdes ; ce qui fut fort heureux pour les malades qui se trouvaient sur la route qu'il avait encore à parcourir.

CHAPITRE V.

L'amour est toujours le plus fort,

Dubourg est enfin arrivé à Paris. Il n'a mis qu'un mois et quelques jours pour faire à peu près cent vingt lieues ; mais ce n'est pas trop, lorsqu'en route on a fait des cures merveilleuses. En fuyant de la ferme, où son dernier prodige a été si mal récompensé, il a eu soin de jeter au loin sa perruque blonde à grande queue, qui faisait courir après lui tous les petits polissons. Il arrive dans la capitale un peu sale, un peu crotté, un peu défait, mais il arrive enfin, et se hâte de se rendre à son dernier logement, qui ne lui appartient plus, mais où il a laissé une culotte entre les mains de sa por-

tière, bonne femme, qui aime assez les mauvais sujets, parce qu'en général ils sont plus généreux que les gens raisonnables.

Avec sa culotte, la portière lui remet un gros paquet cacheté, et Dubourg le prend en tremblant, car il croit que c'est un paquet d'assignations ou de sentences ; quant aux saisies il ne les craint pas.

Il brise le cachet, il lit une lettre... la joie se peint sur sa figure... bientôt cependant, il fait des grimaces comme s'il voulait pleurer, mais n'en pouvant venir à bout, il se décide à y renoncer. « Ma chère » madame Benoît ! dit-il à sa portière, vous » m'avez souvent entendu parler de ma » respectable tante de Bretagne... qui m'en- » voyait quelquefois de l'argent ? — Oui, » Monsieur. — Eh bien ! elle est morte.... » madame Benoît... cette femme respecta- » ble n'est plus !... — Ah ! mon Dieu, quel » malheur !... — Certainement... mais je » suis son unique héritier... ce n'est pas une » grande fortune, mais c'est de quoi vivre

» honnêtement, surtout quand on est phi-
» losophe et sage... — Et de quoi est-elle
» morte, Monsieur? — Ah! quant à cela,
» je vous le dirai une autre fois. On m'at-
» tend en Bretagne et je vais partir sur-le-
» champ... — Monsieur, pendant votre
» absence, votre ami, monsieur Frédéric,
» a envoyé plusieurs fois vous demander.
» — Je le verrai à mon retour, ma succes-
» sion me réclame, c'est le plus pressé, il
» faut s'occuper de ses affaires avant de son-
» ger à celles des autres... Adieu, madame
» Benoît... adieu, tenez, je vous fait présent
» de cette culotte pour la nouvelle que vous
» venez de me donner... vous en ferez un
» spencer pour votre fille. Quant à moi, je
» pars tel que je suis arrivé, si ce n'est que
» cette fois je n'irai pas à pied. »

Dubourg court aux diligences, il avait encore assez d'argent pour payer sa place; à la vérité il ne lui restait plus que cent sous pour vivre en route, mais il se met à la diète en se promettant de s'en dédommager bientôt.

La vieille tante avait laissé tout son bien à son neveu, qu'elle croyait marié et père de famille. Ce bien lui donnait à peu près seize cents livres de rente. Avec cela on ne fait pas le baron, mais on peut vivre modestement, quand on est rangé et économe. Ce ne sont pas les qualités de Dubourg, mais, ainsi que tous les hommes, il se promet de se corriger et de ne point hypothéquer son revenu.

« Monsieur, lui dit l'homme de loi chargé » des affaires de la succession, madame » votre tante m'a engagé à vous recommander de faire bon ménage, d'être fidèle à » votre femme et de bien élever vos petits » jumeaux. — Soyez tranquille, monsieur, » dit Dubourg, je remplirai strictement » les intentions de cette chère tante... Je » vis avec ma femme comme un tourtereau, » et mes jumeaux s'aiment déjà comme » Castor et Pollux. »

Dubourg fait vendre les effets et le mobilier de la défunte, afin de se trouver en argent comptant. Tous ces soins le re-

tiennent près de deux mois en Bretagne, et ce n'est qu'au bout de ce temps qu'il revient à Paris, habillé de noir depuis la tête jusqu'aux pieds. Pour y marquer son retour à la sagesse, il commence par payer ses créanciers, et tâche de conserver cet air raisonnable et cette démarche posée qu'il a prise depuis qu'il a hérité.

Il pensait à Frédéric et ne savait s'il voulait lui écrire ou se présenter chez lui, lorsqu'un soir, en entrant dans un café, il aperçoit M. Ménard assis devant une partie de domino, et fort occupé à juger les coups. Dubourg lui frappe légèrement sur le bras : M. Ménard se retourne, il reconnaît son compagnon de voyage, et est indécis sur la mine qu'il doit lui faire.

« C'est ce cher M. Ménard que j'ai le » plaisir de voir, dit Dubourg en souriant. » — Lui-même.... monsieur le... monsieur » Du... ma foi ! je ne sais pas trop comment » je dois vous nommer maintenant ; » et le précepteur sourit, enchanté de l'épigramme qu'il vient de lancer. « Eh quoi !

» M. Ménard, aurions-nous de la rancune ?
» — Vraiment on en aurait à moins, mon-
» sieur, après toutes les histoires que vous
» m'avez faites... aussi désormais si jamais
» je vous crois... — Allons, M. Ménard,
» laissons le fiel aux ames noires, et qu'on
» ne dise point de nous : *Nec ipsa mors*
» *odium illorum internecinum extinxit !* —
» Oui... je sais bien que vous êtes instruit, »
dit le précepteur en se radoucissant; « mais
» ce château de Krapach !... et puis me faire
» jouer la comédie !... — Vous accepterez
» bien la demi-tasse et le petit verre de li-
» queur des îles... — Allons, puisque vous
» le voulez... »

Et le précepteur se dit, en suivant Dubourg à une table : « Ce diable d'homme a
» une logique qui vous séduit.... qui vous
» entraîne, il est imposible de rester fâché
» avec lui.

» D'où venez-vous? dit il à Dubourg, il y
» a long-temps que mon élève vous cher-
» che dans Paris et désire vous voir. — J'ar-
» rive de mon pays, de Bretagne. — Ah !

» vous êtes de la Bretagne ! je ne m'étonne
» plus si vous en fourriez toujours dans
» vos descriptions de la Pologne ; et puis ce
» laitage et ce beurre que vous me vantiez
» sans cesse... — Ah ! excellent M. Ménard !..
» — Et qu'avez-vous fait en Bretagne ? —
» Je viens d'hériter de ma tante, qui me
» laisse une petite fortune fort jolie... — Je
» gage que ce n'est pas vrai !... — Ah ! mon-
» sieur Ménard ?... ne voyez-vous pas que
» je suis en deuil ? — Cela ne prouve rien ;
» vous vous mettiez bien en seigneur polo-
» nais, quand je vous donnais le bras dans
» les rues de Lyon... Ah ! quand je songe
» à cela... — Songez-vous aussi aux repas
» délicieux que je vous ai fait faire ? — Sans
» doute, sans doute... Oh ! vous commandez
» parfaitement un dîner... Mais ce pauvre
» M. Chambertin !... lui faire croire qu'il re-
» çoit un personnage illustre !!... — Écoutez
» donc, M. Ménard, il me semble que j'en
» vaux bien un autre... — Et se faire donner
» des fêtes, des feux d'artifice !... des dîners
» superbes. — Où vous remplissiez aussi

» fort bien votre place.—J'y allais de bonne
» foi, j'étais votre compère sans m'en douter.
» Savez-vous que vous me compromettiez...
» et que c'est fort mal... — Un léger verre
» de punch... qu'en dites-vous ?.... — Oh !
» je craindrais...—On le fera bien doux...
» —Allons... puisqu'il sera doux...—Gar-
» çon, du punch. — Car enfin, mon ami,
» je n'ai plus votre âge, et les folies que l'on
» pardonne à la jeunesse ne s'excusent point
» dans l'âge mûr... — Vous parlez comme
» Cicéron... cependant je vous répondrai
» que Caton apprenait à danser à soixante
» ans. —En êtes-vous bien sûr ? — Je ne l'ai
» pas vu, mais nos folies ont été très-raison-
» nables.... Buvons donc. — Je sais bien
» qu'après tout cela ne faissait de mal à per-
» sonne... Il est bon le punch... il est très-
» bon... Pourtant, quand vous m'avez fait
» courir à travers les champs pour ce soi-
» disant Turc. — Ah ! ma foi. je vous avoue-
» rai que c'était un créancier, et ces gens-là ne
» sont-ils pas des Turcs pour leurs pauvres
» débiteurs ?.. Buvons..— Il est certain que

» les créanciers..Tenez, mon cher Dubourg,
» vous avez tout ce qu'il faut pour faire un
» charmant sujet, vous connaissez les bons
» auteurs, vous connaissez l'histoire, croyez-
» moi, rangez-vous... devenez sage... — Je
» le suis... oh! c'est fini!... plus de jeu.
» plus de folies... plus d'excès de table... Mais
» nous ne buvons pas... — A votre santé,
» mon cher ami. — Plus de contes en l'air!
» plus de mensonges... — Oh! oui, plus de
» mensonges surtout, parce que cela ôte la
» confiance... et puis c'est que j'avais l'air
» d'un imbécille, moi... — Oh! pas tout-à-
» fait. — Vous avez là une bien belle pierre
» en cachet... — C'est une émeraude qui a
» été portée par Ali-Pacha. — C'est magnifi-
» que!... — Encore un verre... — Ce brave
» Dubourg!... mon ami, je suis bien con-
» tent d'avoir renoué connaissance avec
» vous. »

La liqueur et le punch ont beaucoup attendri M. Ménard, qui ne quitte Dubourg qu'en le nommant son tendre ami, et en lui assurant qu'il peut aller à l'hôtel, que

M. le comte de Montreville ne lui en veut plus et le recevra fort bien.

Le lendemain de cette rencontre Dubourg se rend en effet chez Frédéric, qui revenait de chez le général. C'était auprès de mademoiselle de Valmont qu'il passait tout son temps. N'ayant plus besoin d'être accompagné par son père pour se rendre chez le général, qui le traite comme son fils, Frédéric profite de cette liberté. Chaque jour il se trouve à lui-même un prétexte pour aller voir Constance, car il veut se faire illusion, s'excuser à ses propres yeux, il veut se persuader que l'amour n'est pour rien dans ce sentiment qui l'entraîne près de la nièce du général. Il pense encore à sœur Anne, mais ce n'est plus avec cette ardeur, avec cette tendresse d'autrefois, et voilà ce qu'il ne veut pas s'avouer ; peut-être, s'il la revoyait, éprouverait-il encore une douceur extrême à la presser dans ses bras. Mais ce n'est pas elle qu'il voit, c'est Constance!... Constance, qui, chaque jour, est pour lui plus tendre, plus aimable, plus

sensible; qui éprouve tant de plaisir à le voir et ne cherche pas à le cacher ; déjà il règne entre eux une intimité plus tendre. Lorsque mademoiselle de Valmont est plusieurs jours sans voir Frédéric, elle lui fait d'aimables reproches, elle lui avoue qu'elle s'est ennuyée de son absence, et elle dit cela avec une candeur, une expression si vraie, que Frédéric en est vivement touché. Jamais cependant il ne lui a dit un mot d'amour, mais est-il toujours nécessaire de parler pour se faire comprendre, et, à la place de Constance, quelle femme ne se croirait pas aimée !

En apercevant Dubourg, Frédéric fait un mouvement de surprise. Un observateur y remarquerait même de l'embarras. « Me » voilà, dit Dubourg ; je ne suis que depuis » huit jours à Paris. — Oui... j'ai pensé que » tu étais absent... Mais pourquoi ce deuil?... » — Ah ! mon ami, ma pauvre tante... elle » n'est plus !... »

Ici, Dubourg tire son mouchoir et se mouche quatre ou cinq fois de suite. « Allons,

» Dubourg, finis donc de te moucher ; tu
» sais bien que tu ne pleureras pas. — C'est
» égal... c'était une femme bien respectable..
» elle m'a laissé seize cents livres de rente...
» — C'est quelque chose, mais tâche de ne
» point les jouer. — Oh ! que dis-tu là !...
» l'écarté me fait l'effet d'une médecine ;
» mais toi, apprends-moi donc des nouvelles
» de tes amours... Sais-tu bien que je ne te
» trouve pas trop mauvaise mine pour un
» amant malheureux. — Mais je... Depuis
» que mon père est venu brusquement me
» chercher à Grenoble, où je m'étais rendu
» pour avoir de vos nouvelles... je n'ai pu
» revoir cette pauvre petite... nous sommes
» partis si précipitamment!..Depuis ce temps
» il me quitte à peine... Écrire... qui lui
» lirait mes lettres ?... nous ne pouvons em-
» ployer ce moyen... et je ne sais comment
» avoir de ses nouvelles. — Alors c'est moi
» qui vais t'en donner... — Tu l'as vue ? —
» Oui. Oh ! il y a déjà long-temps... c'était
» environ quinze jours après ton départ...
» — Eh bien ! que faisait-elle ?... où était-

» elle?... — Où elle était?... toujours dans
» son bois, revenant du chemin par où,
» sans doute, elle comptait te voir arriver;
» ce qu'elle faisait? elle pleurait...C'est, je
» crois maintenant son unique ressource.—
» Elle pleurait!... — Oui, et j'avoue qu'elle
» m'a fait de la peine. — Pauvre petite!...
» mais enfin tu lui as parlé; elle t'a vu.,.
» apprends-moi donc... — Elle m'a vu; elle
» m'a même reconnu, quoiqu'elle ne m'eût
» aperçu qu'une seule fois. Tu ne m'avais
» pas dit qu'elle était muette; mais j'ai bien
» vîte compris ses signes. Elle me comptait
» les jours de ton absence, me demandait
» si tu reviendrais bientôt... Je lui ai dit que
» oui. — Ah!... tu as bien fait... — Oui,
» mais il y a près de trois mois de cela. —
» C'est vrai... mais je n'ai pas pu... — Enfin
» je l'ai quittée après lui avoir donné de
» l'espérance... je ne pouvais lui donner
» que cela; mais depuis trois mois elle doit
» s'être évanouie. »

Dubourg ne dit plus rien, et Frédéric reste pendant quelques minutes triste et

rêveur. Au bout d'un moment il s'adresse à son ami : « Si tu savais, Dubourg, quelle » chose surprenante m'est arrivée !... — Si » tu me la disais, je la saurais. — C'est vrai- » ment inconcevable... c'est un coup du » sort... en arrivant à Paris, j'ai retrouvé » sœur Anne... — Tu l'as trouvée ici ? — » Oui, je l'ai revue... dans une autre femme, » dans la nièce du général Valmont, un » ancien camarade de mon père. Ah ! mon » ami, c'est une chose étonnante... jamais » ressemblance plus parfaite ne s'est offerte » à mes regards. — Ah !... je commence à » comprendre. — Si tu voyais Constance... » c'est le nom de la nièce du général, tu » serais aussi surpris que je l'ai été.... non » pas sur-le-champ... mais en la considérant » bien... — Ah ! tu as été surpris à la longue? » — Ce sont ses yeux... leur douceur, leur » expression. Ceux de Constance sont pour- » tant un peu plus foncés. La même couleur » de cheveux... un front aussi noble, aussi » gracieux ; le même teint.... Cependant » Constance est moins pâle que sœur Anne.

» La même expression dans les traits... —
» Je m'étonne que la nièce d'un général ait
» tous les traits d'une pauvre chévrière.—
» Sans doute il y a cette différence qui tient
» à la situation, à l'éducation... aux usages
» du monde. D'abord Constance est beau-
» coup plus grande; elle est d'une taille
» charmante: elle est fort bien faite... mais
» sœur Anne aussi. Constance a cette grâce...
» cette tournure que l'on ne peut pas pren-
» dre en vivant au fond d'un bois. — Ah!
» tu trouves cela maintenant.—Enfin elle a
» une voix charmante, une voix enchante-
» resse, qui pénètre jusqu'au fond du cœur.
» Eh bien! mon ami, quand je l'écoute, je
» me persuade que la pauvre orpheline
» n'est plus muette; je me figure que je
» l'entends; sa voix, j'en suis certain, aurait
» la même douceur, le même charme....
» Aussi je suis tout ému, quand j'entends
» cette voix-là... — Je ne sais pas si cette
» émotion-là ferait grand plaisir à sœur
» Anne. — Ah! il est impossible de ne pas
» l'éprouver... Dis-moi, n'est-ce pas bien

» singulier une telle ressemblance?..—Fort
» singulier sans doute; je crois cependant
» qu'elle ne serait pas aussi frappante à mes
» yeux. Je ne m'étonne plus si tu laisses la
» petite dans son bois...Tu la retrouves ici,
» tu la vois, tu l'entends, jouissance que
» tu n'avais pas auprès d'elle. Tu peux tous
» les jours la contempler à ton aise; elle a
» ici des grâces, des talens qu'elle n'avait
» pas là-bas... C'est fort commode...je t'en
» fais mon compliment... Je conçois que tu
» n'as plus besoin de t'occuper de celle qui
» est loin d'ici, dans sa cabane ou sur la
» montagne à regarder si elle te verra venir,
» puisque tu la retrouves, sans te déranger,
» plus belle et plus séduisante en ces lieux. »

Il régnait dans le ton de Dubourg une ironie, un accent de reproche qui faisait baisser les yeux à Frédéric.

« Non, dit-il avec embarras, non... je
» n'abandonnerai pas sœur Anne... Cer-
» tainement j'irai la voir, la trouver... je
» ne l'ai pas oubliée, puisque j'y pense tous
» les jours. Est-ce ma faute si je retrouve

» tous ses traits dans ceux d'une autre? » n'est-ce pas, au contraire, une preuve » que je pense sans cesse à elle? Mais, en » vérité, c'est surprenant; mademoiselle de » Valmont lui ressemble si bien... malgré » de légères différences... elle est si douce, » si bonne!.. sa voix me cause tant de trou- » ble... Ah! je voudrais que tu visses Con- » stance!... »

Dubourg ne répond rien, et pendant quelques instans les deux amis gardent le silence. Dubourg le rompt enfin.

« Tiens, Frédéric, je t'avoue que je suis » fâché d'avoir revu cette petite... de l'avoir » vue pleurant et t'attendant. — Pourquoi » donc? — Ah! pourquoi!... C'est que je » crois la voir encore, et que, malgré mon » insouciance, je sens... que çà me fait de » la peine. Je ne suis qu'un étourdi, un » coureur, un mauvais sujet même!.... » mais enfin, j'aime mieux ma manière » d'aimer que toutes les tiennes. Avec tes » beaux sentimens, qui ne doivent jamais » finir, et qui finissent tout comme les

» autres, tu empaumes les jeunes cœurs, les
» femmes aimantes...qui se laissent toucher
» par tes soupirs, tes grands sentimens; elles
» se donnent à toi, puis après... pleurent,
» se désolent de ton inconstance. Ma foi, je
» ne connais que des femmes galantes, des
» grisettes ou des coquettes, qui ne valent
» pas mieux ; du moins c'est beaucoup plus
» gai. Elles me trompent, je les trompe,
» nous nous trompons!... c'est convenu,
» c'est reçu ! mais pour cela on ne se désole
» pas ; nous ne pleurons que pour rire, et
» quand on se fâche tout-à fait, on n'en
» est pas plus triste. Je conviens que ces
» dames ne sont pas de première vertu! mais
» pour une amourette, un caprice, faut-il
» donc chercher cette fleur de sentiment,
» ces cœurs novices qui ne connaissent
» l'amour que par les romans romantiques,
» dans lesquels l'amour est peint d'une
» manière fort séduisante peut-être, mais
» très-peu ressemblante. Non, je crois, au
» contraire, qu'il y a de la barbarie à vou-
» loir se faire aimer tout-à-fait, à chercher

» à inspirer une grande passion, pour laisser
» ensuite celle que l'on a séduite perdre ses
» plus beaux jours dans les larmes et le
» désespoir.

» — Pourquoi me dis-tu cela? J'aime
» toujours sœur Anne; je ne lui suis point
» infidèle... Est-ce ma faute si mon père
» m'a ramené brusquement à Paris; si,
» depuis ce temps, il m'a été impossible de
» m'absenter?.. Certainement je la reverrai,
» je ne l'abandonnerai pas... elle m'est tou-
» jours chère...—Allons, Frédéric, ne me
» dis donc pas de ces choses-là... Voudrais-tu
» me faire accroire que j'ai le nez aquilin?
» Va, je suis un vieux routier qui ne s'y
» trompe pas; d'ailleurs, j'ai peut-être lu
» dans ton cœur mieux que toi. Tu n'aimes
» plus sœur Anne, ou du moins, tu n'en
» es plus amoureux, parce que tu brûles
» maintenant pour cette charmante Con-
» stance... qui est en tout le portrait de la
» pauvre muette, si ce n'est qu'elle est plus
» grande, plus forte, qu'elle a les yeux
» plus foncés et un autre teint. — Non,

» Dubourg, non ; oh ! je te jure que je ne
» suis pas amoureux de Constance... Je
» l'aime... comme un frère... mais jamais
» un mot d'amour n'est sorti de ma bou-
» che !...—Eh bien ! je te réponds que cela
» ne tardera pas. Oh ! tu as beau lever les
» yeux au ciel, je te dis que tu aimes ma-
» demoiselle Constance... Je ne t'en fais
» pas un crime !... c'est tout naturel ! cette
» jeune personne est jolie, elle te plaît, rien
» de mieux. Mais ce dont je te blâme, c'est
» d'avoir été courir dans le fond d'un bois,
» pour y chercher cette pauvre petite, qui
» n'a aucune connaissance du monde, des
» hommes, et qui s'est laissé séduire et a
» cru tout ce que tu lui as juré, parce
» qu'on ne lui jurait jamais rien. Ce qui
» est mal, c'est de lui avoir inspiré un sen-
» timent exalté, qui fera son malheur,
» parce que dans son bois elle n'a rien qui
» puisse l'en distraire. Encore, si, cédant
» à l'occasion, tu l'avais trompée et quittée
» sur-le-champ.... la douleur eût été forte,
» mais eût moins duré ; elle n'aurait pas eu

» le temps de t'aimer autant ; mais il faut
» toujours que tu outres les choses!... Tu
» abandonnes tout pour vivre dans le bois,
» pour ne te point séparer d'elle... Pendant
» six semaines, tu ne la quittes pas un seul
» instant ; tu manges des noisettes, tu cou-
» ches sur l'herbe, tu vivrais de racines,
» s'il le fallait, pour lui parler d'amour.
» Comment diable veux-tu que cela ne lui
» tourne pas la tête!... La petite ne peut
» plus se passer de ta présence... elle ne vit
» plus, ne respire plus que pour toi ; elle
» se figure que ce genre de vie durera
» toujours!... et c'est alors que... crac!..
» monsieur part ; bien le bonsoir, c'est fini.
» Pleure, désole-toi!... je ne le verrai pas.
» Mais je l'ai vue, moi, ce dont je suis très-
» fâché... car je crois la voir encore... pâle,
» échevelée, marchant sans regarder, écou-
» tant sans entendre, et, tout occupée
» d'un seul objet, tourner à chaque minute
» ses yeux baignés de pleurs vers la route
» par laquelle il est parti, et rentrer ainsi
» dans sa chaumière pour pleurer encore ;

» puis en faire autant le lendemain, et
» toujours!.... sans avoir même la dernière
» consolation des malheureux, qui est de
» pouvoir se plaindre et verser ses chagrins
» dans le sein d'un ami. Voilà ce dont tu
» es cause... Ce n'est pas le plus beau cha-
» pitre de ton histoire; voilà ce que tu au-
» rais évité, en ne te laissant point aller à
» tes idées romanesques, ou en n'adres-
» sant tes hommages qu'à une femme du
» monde. »

Frédéric ne répond rien; il paraît réfléchir profondément. « Mon ami, » lui dit Dubourg en lui prenant la main, « je t'ai
» dit ce que je pensais, tu aurais tort de
» t'en fâcher. D'ailleurs, tout ce que l'on
» dit à un amoureux ne l'empêche pas de
» n'en faire qu'à sa tête... Je sais aussi que
» tu ne peux pas épouser sœur Anne....
» Parbleu! s'il fallait épouser toutes les
» belles que l'on a aimées, moi, j'aurais
» autant de femmes que le grand Salomon.
» Je te dis seulement que cela m'a fait de
» la peine de... mais ne parlons plus de

» cela ; je n'en suis pas moins ton ami,
» dispose de moi quand tu voudras. Adieu,
» je vais dîner à trente-deux sous, parce
» que, lorsque l'on n'a que seize cents li-
» vres de rente, et qu'on veut les conserver,
» on ne va pas chez Beauvilliers. »

Dubourg est parti depuis long-temps, et Frédéric est toujours enseveli dans ses réflexions. Malgré lui, Dubourg l'a éclairé sur l'état de son cœur, et quoiqu'il veuille encore chercher à se faire illusion, il sent bien qu'il n'est plus pour la jeune muette cet amant tendre, passionné, fidèle, qui voulait tout sacrifier pour passer ses jours auprès d'elle.

On a de la peine à convenir de ses torts avec soi-même, et alors même qu'on se les avoue, on trouve en même temps quelque raison pour colorer sa conduite, et on se dit : « Je ne pouvais pas faire autrement. » C'est surtout en amour que l'on raisonne ainsi, et le dernier sentiment étant toujours le plus fort, ne doit pas tarder à vaincre l'ancien.

Frédéric, cherchant tous les moyens de réparer sa faute, se dit : J'irai revoir sœur Anne, je ne la laisserai point passer sa vie dans une misérable cabane, éloignée de toute société. Je lui achèterai une jolie maisonnette avec un beau jardin, des vaches, des troupeaux ; je réunirai dans cette demeure tout ce qui pourra l'occuper agréablement et embellir sa vie. Je lui donnerai une villageoise de son âge, qui la servira et dont la présence la distraira. Elle habitera cet asile avec la vieille Marguerite, et là, du moins, rien ne lui manquera ; la vue des habitans des environs, du monde, des travaux champêtres, les soins qui l'occuperont, chasseront sa mélancolie, j'irai la voir quelquefois et elle sera heureuse.

Heureuse ! sans Frédéric !... non, sœur Anne ne peut l'être... L'aisance, la richesse même, ne la dédommagerait pas de la perte de son amour ; car sœur Anne n'a pas été élevée à Paris; elle ne concevrait pas que l'on pût préférer aux jouissances du cœur des diamans et des cachemires, ni réparer une

faute avec de l'or. Il y a cinq mois, Frédéric ne l'aurait pas conçu non plus; mais comme il comprend fort bien cela maintenant, il est naturel qu'il croie que sœur Anne pense de même : on juge le cœur des autres par le sien.

Pendant plusieurs jours, Fréderic, tourmenté par ce que lui a dit Dubourg, a sans cesse l'image de la jeune muette devant les yeux; même auprès de Constance, sa mélancolie, qui s'était d'abord dissipée, semble plus que jamais l'accabler. Le général est de retour à Paris avec sa nièce. Chaque jour Frédéric peut voir Constance; mais ce n'est qu'en tremblant qu'il se rend près d'elle. Mademoiselle de Valmont, étonnée de sa tristesse, n'ose cependant lui en demander les motifs; mais en se fixant sur ceux de Frédéric, ses yeux parlent pour elle et laissent voir toute la part qu'elle prend à son chagrin secret, et souvent le désir qu'elle aurait d'en connaître la cause

Voulant sortir d'inquiétude et avoir des

nouvelles de sœur Anne, Frédéric a plusieurs fois supplié Dubourg de se rendre à Vizille, afin de voir la jeune orpheline et de tâcher de la consoler. Mais, sur cet article, Dubourg s'est montré inébranlable. « Je n'irai point, dit-il, je l'ai vue une fois, » c'est bien assez. Je ne me soucie pas de » la revoir encore, pour avoir ensuite des » idées tristes pendant six semaines !... moi, » qui ne savais pas ce que c'était. D'ailleurs, » ma présence ne la consolerait pas ; elle » ne croirait plus ce que je pourrais lui » dire, parce que je lui ai déjà menti ; mon » voyage ne servirait donc à rien, et ne » changerait aucunement sa situation. »

Ne pouvant faire consentir Dubourg à se rendre près de la jeune muette, Frédéric se décide à demander à son père la permission de s'absenter quinze jours. Ce n'est pas sans avoir hésité long-temps qu'il se résout à faire cette démarche ; mais le remords se fait sentir, il est sans cesse tourmenté par le souvenir de la pauvre petite ; il se persuade qu'il sera plus calme, plus tranquille après l'avoir revue.

Depuis quelque temps le comte traitait son fils avec la plus tendre amitié ; persuadé qu'il a entièrement oublié l'objet qui l'avait séduit dans son séjour en Dauphiné, et ne doutant pas de son amour pour mademoiselle de Valmont, le comte n'a plus avec Frédéric ce ton sévère d'autrefois ; il espère voir bientôt s'accomplir le plan qu'il a formé, et pour lequel il est certain d'avance du consentement du général ; c'est donc avec une vive surprise qu'il entend son fils lui demander la permission de s'éloigner pendant quelques jours.

Le front du comte de Montreville redevient sombre et sévère, et Frédéric, habitué à trembler devant son père, attend avec anxiété ce qu'il va lui répondre.

« Où voulez-vous aller ? » dit le comte, après un moment de silence. Frédéric va balbutier quelque prétexte, le comte ne lui en donne pas le temps. « Ne cherchez pas » de détours ; je ne les aime point. Vous » songez encore à une femme qui vous a » occupé pendant votre voyage... et pour

» laquelle, je le sais, vous avez fait mille
» folies. Je l'avoue, je vous croyais devenu
» raisonnable ; je croyais que depuis long-
» temps le souvenir de cette amourette était
» sorti de votre esprit ; je ne dis pas de
» votre cœur, car le cœur n'est pour rien
» dans ces sortes de liaisons. — Ah ! mon
» père !... si vous connaissiez celle...—Finis-
» sons, Monsieur. Vous n'avez pas, sans
» doute, le projet d'épouser votre con-
» quête !... Cependant, il est possible que
» vous ayez des torts à réparer... Je ne con-
» nais pas cette fille... Peut-être êtes-vous
» plus coupable que je ne le pense ; peut-
» être celle que vous avez séduite, égarée,
» se trouve, par votre faute, méprisée,
» abandonnée, et vit maintenant dans la
» misère. Si avec de l'or on peut réparer
» son malheur, croyez, Monsieur, que je
» ne l'épargnerai pas, mais c'est moi, et
» non pas vous, qui me chargerai de ce
» soin. — Vous, mon père ! — Oui, Mon-
» sieur, moi-même, et je saurai m'en ac-
» quitter mieux que tout autre. Vous ne

» quitterez donc point Paris maintenant...
» D'ailleurs, » reprend le comte après un moment de réflexion, « d'ailleurs... votre » présence est indispensable ici. Le général » compte marier sa nièce avec un jeune » colonel qu'il attend... et qui arrivera sans » doute avant peu...

» — Le général marie sa nièce ?... » dit Frédéric, et déjà tous ses traits ont pris une autre expression : la tristesse, la mélancolie, ont fait place à un trouble violent, à une inquiétude jalouse qui se manifeste par des regards enflammés, et ne lui permet pas de rester en place. Sa voix est altérée, et en questionnant son père, il semble déjà attendre de sa réponse la vie ou la mort.

« Oui, » dit le comte avec indifférence, et feignant de ne point s'apercevoir de l'état de Frédéric. « Oui, le général marie sa » nièce ; je ne vois rien là de surprenant. » —Et... et ce colonel va arriver !... Le con- » naissez-vous, mon père?.. il est jeune? » dit-on s'il est bien ?.. mademoiselle de Val-

» mont l'aime sans doute?—Vous ne pensez
» pas que je sois dans la confidence de ma-
» demoiselle de Valmont. Elle a dû voir le
» colonel dans le monde... oui, je crois que
» c'est un jeune homme de vingt-huit à
» trente ans. — Joli garçon?.... — Oh! joli
» ou laid!.... un homme d'honneur n'est-il
» pas toujours bien? — Et ce mariage est
» arrêté? — Il paraît que oui. — Et ma-
» demoiselle Constance ne m'en a jamais
» parlé!... — Pourquoi donc vous aurait-
» elle appris d'avance ce dont une demoi-
» bien née ne parle jamais? — Ah!.... en
» effet.... je n'avais aucun droit.... je ne
» devais pas savoir.... cependant j'aurais
» cru.... — D'ailleurs il est possible que le
» général n'ait pas encore fait part à sa
» nièce de ses projets. — Et c'est pour cela
» qu'il faut que je reste à Paris? — Sans
» doute, en pareille circonstance il y a
» mille détails de fêtes, de toilettes, d'em-
» plettes; le général, habitué à la vie des
» camps, ne s'entend pas à tout cela.... un
» garçon a besoin de conseil.... il a compté

» sur vous pour l'aider. — Ah! c'est fort
» aimable de sa part.... je suis bien flatté de
» ce qu'il me trouve bon pour cela.—Ainsi
» donc, Frédéric, je vous le répète, ne son-
» gez point maintenant à vous absenter. »

Cette recommandation était devenue inutile. Le comte est parti pour aller voir son ancien ami, avec lequel il veut causer en secret, et Frédéric, long-temps après le départ de son père, est encore comme anéanti de ce qu'il vient d'entendre. Pauvre sœur Anne!.... ton souvenir s'est évanoui.

Pâle, agité, respirant à peine, Frédéric va et vient dans son appartement, s'asseyant quelques minutes, se levant ensuite brusquement, soupirant, et fermant ses mains avec une force convulsive. C'est dans cet état que le trouve Dubourg, qui venait lui dire adieu, parce que Frédéric lui avait appris son projet, et qui, effrayé de le voir ainsi, s'arrête pour le considérer.

« Qu'as-tu donc, Frédéric?... que diable
» t'est-il arrivé?... tu as la figure toute ren-

» versée.... Ha çà, voyons, parleras-tu au
» lieu de te promener comme un fou et de
» frapper sur les meubles...—Qui l'aurait
» cru!... qui l'aurait pensé! dit Frédéric
» en se jetant dans un fauteuil. Ah! les
» femmes! les femmes!... — Hà! il est
» question de femmes, cela commence à
» me rassurer!—Avec une figure si franche,
» avec des yeux si doux... cacher tant de
» perfidie!... car c'est une perfidie!... elle
» devait me dire qu'elle en aimait un autre...
» m'accueillir si bien, paraître si contente
» lorsqu'elle me voyait... Oh! c'est affreux...
» —Il n'y a pas de doute que c'est affreux.
» De qui parles-tu?—De mademoiselle de
» Valmont... de cette Constance... si belle!...
» si jolie!...—Ah! oui, qui ressemble tant
» à sœur Anne!—Hé bien, mon ami,
» croirais-tu qu'elle va se marier... épouser
» un jeune colonel, que je ne connais pas...
» qu'elle aime... cela va sans dire... que je
» n'ai jamais vu, et qui va arriver ces
» jours-ci pour l'épouser!—Mademoiselle
» de Valmont se marie?—Oui, Dubourg.

» — Hé bien, qu'est-ce que cela te fait? tu
» ne l'aimes pas! tu n'en es point amou-
» reux!... Jamais un mot de galanterie
» n'est sorti de ta bouche! tu es pour elle
» un frère, un ami... Tu m'as dit tout cela
» il n'y a pas un mois.—Non certainement
» je ne l'aime pas... mais il est de ces égards,
» de ces marques de confiance que l'on se
» doit, et quand on voit quelqu'un tous les
» jours...—Ah! tu la vois tous les jours?...
» — Elle pouvait me faire entendre... me
» laisser voir... Ah! Constance! je ne l'au-
» rais jamais cru.—Ha çà, tu ne pars donc
» plus pour le Dauphiné... dis donc... Fré-
» déric, Frédéric!... »

Mais celui-ci est déjà bien loin, il court comme un fou auprès de mademoiselle de Valmont. Dubourg alors quitte l'hôtel en se disant : « Cela lui va bien d'accuser les
» femmes de perfidie!... Ah! les hommes!
» les hommes!... Allons dîner. Je ne sais pas
» comment cela se fait, je suis déjà endetté
» avec mon traiteur et nous ne sommes
» qu'au milieu du mois!... »

Frédéric est arrivé chez le général sans avoir formé aucun projet, sans savoir ce qu'il veut dire, ni ce qu'il veut faire. Il entre dans l'hôtel où l'on est habitué à le voir, il traverse rapidement plusieurs pièces, il pénètre dans le salon où se tient habituellement Constance... Elle y est en effet, assise devant son piano. En la voyant occupée et calme comme à son ordinaire, Frédéric reste un moment immobile à la contempler.

Constance a retourné la tête en entendant entrer quelqu'un. Elle sourit lorsqu'elle reconnaît Frédéric, dont le désordre ne l'a pas encore frappée. « C'est vous, Mon-
» sieur, lui dit-elle, tant mieux; vous êtes
» bon musicien, vous allez m'aider à dé-
» chiffrer ce morceau. »

Le jeune homme ne répond pas. Il continue à regarder Constance, qui, habituée à son humeur bizarre, et souvent taciturne, ne remarque pas d'abord son trouble; mais s'apercevant qu'il reste toujours loin d'elle, elle se retourne de nouveau, et l'émotion de Frédéric ne lui échappe pas.

« Qu'avez-vous donc, Monsieur? lui de-
» mande-t-elle avec intérêt, vous semblez
» bien agité. — Oh! je n'ai rien, Made-
» moiselle! que pourrais-je avoir? — Mais
» je l'ignore... vous n'avez pas l'habitude
» de me conter vos peines. »

En ce moment un léger accent de reproche perçait dans le ton de Constance. Frédéric va s'asseoir près d'elle, il semble vouloir lire dans ses yeux, jamais il ne l'a regardée ainsi, et Constance, étonnée, se sent rougir et baisse ses beaux yeux. «Vous craignez que
» je ne devine ce qui se passe dans votre
» cœur! » dit enfin Frédéric en affectant un ton d'ironie pour cacher sa douleur.
« —Moi, Monsieur, je ne sais en vérité ce
» que vous voulez dire... je ne vous com-
» prends pas.... Pourquoi craindrais-je de
» laisser lire dans ma pensée?... Je ne me
» trouve pas coupable... si je le suis, ce
» n'est pas vous qui devriez me le repro-
» cher... — Oh! sans doute!... vous êtes
» entièrement libre de vos sentimens, Ma-
» demoiselle... je sais que je n'ai aucun

» droit sur votre cœur... — Mon Dieu, » qu'avez-vous donc, M. Frédéric?.. vrai- » ment vous m'inquiétez... votre trouble » n'est pas naturel... — Ce que j'ai... Ah! » Constance, vous en aimez un autre, et » vous me le demandez! »

Mademoiselle de Valmont reste muette, saisie; jamais Frédéric ne l'avait appelée ainsi, et ces mots : « Vous en aimez un » autre, » n'est-ce pas dire : « Vous ne » devriez aimer que moi. » Une émotion délicieuse vient de passer jusqu'au fond du cœur de Constance, il palpite avec plus de force; l'expression du plaisir, du bonheur brille dans ses yeux, et sa voix est encore plus tendre en s'adressant à Frédéric.

« J'en aime un autre... mon Dieu! mais » qu'est-ce qu'il veut donc dire!... Fré- » déric, expliquez-vous... je ne vous com- » prends pas. »

L'aimable fille n'avait compris qu'une chose, c'est que le jeune homme ne voulait point qu'elle en aimât un autre, et cela avait suffi pour lui faire entendre qu'elle

était aimée. Depuis long-temps elle espérait bien avoir inspiré à Frédéric les plus doux sentimens ; mais cependant il ne lui disait jamais un mot à ce sujet, rien qui voulût dire : « Je vous aime, » et lors même que tout le fait deviner, on veut encore s'entendre dire cela.

Frédéric garde de nouveau le silence, de longs soupirs s'échappent de sa poitrine et il ne dit rien.

« Parlerez-vous, Monsieur? dit Constance, » qu'avez-vous aujourd'hui qui vous trouble » à ce point? qu'ai-je fait pour mériter vos » reproches? Expliquez-vous tout-à-fait... » je le veux, entendez-vous, Monsieur, je » le veux. »

La voix de Constance avait une expression si tendre en prononçant ces mots, que Frédéric ne put s'empêcher de la regarder de nouveau, et sans doute les yeux de mademoiselle de Valmont étaient d'accord avec sa voix, car il reste quelques minutes à les regarder avec délices, tout-à-coup il s'écrie de nouveau : « Que je suis malheureux !...

» — Vous, malheureux ! Frédéric.... et
» pourquoi....—Vous allez vous marier....—
» Je vais me marier !... en voilà la première
» nouvelle.—Oh ! vous voudriez en vain me
» le cacher; je sais tout, Mademoiselle... je sais
» que votre prétendu arrive dans quelques
» jours.... que c'est un colonel... et que vous
» l'aimez...—Que dites-vous?... un colonel...
» et je l'aime... Ah ! par exemple, c'est un
» peu fort... Et quel est le nom de ce colonel
» que je vais épouser?...—Son nom... Ah !
» ma foi, j'ai oublié de le demander... Mais,
» à coup sûr, vous savez fort bien qui je
» veux dire... Soutiendrez-vous que vous
» ne connaissez pas un colonel...—Il en est
» venu plusieurs chez mon oncle... mais...
» —Ah ! il en est venu plusieurs... vous en
» convenez maintenant... — Et qui vous a
» dit, Monsieur, que j'allais me marier?...
» — Quelqu'un qui en est certain ; mon
» père, qui le sait de votre oncle. — De
» mon oncle... mais je n'y comprends rien.
» — Vous feignez de ne pas me compren-
» dre !.. Mais, sans doute, vous attendez

» avec impatience l'arrivée de votre futur
» époux. »

Constance semble réfléchir quelque temps; puis elle reprend d'un air qu'elle s'efforce de rendre bien froid : « Vraiment, Mon-
» sieur, je suis bien étonnée de ce que vous
» venez de me dire; mais enfin... s'il était
» vrai que je me mariasse... en quoi cela
» pourrait-il vous toucher?... Je crois que
» cela ne peut que vous être fort indiffé-
» rent. — Ah !.. vous pensez cela... Oh !..
» vous avez bien raison, Mademoiselle ;...
» certainement, cela ne peut rien me faire...
» — Eh bien, Monsieur, pourquoi donc
» alors me faire toutes ces questions?...
» — Pourquoi?... Ah! Constance, vous
» vous mariez donc?... et ce colonel...
» vous l'aimez?.. — Et... si j'aimais quel-
» qu'un... est-ce que cela vous ferait de la
» peine?.. »

Constance veut le pousser à bout ; elle veut le forcer d'avouer ses sentimens. Frédéric ne peut plus se contenir... Son cœur ne peut plus garder son secret. « Oui,

» s'écrie-t-il, je vous aime... je vous adore...
» Je mourrai, si vous êtes à un autre!..
» —Il m'aime!.. Ah! c'est bien heureux
» que l'on vous ait arraché cela!.. J'ai cru
» qu'il ne le dirait jamais. »

Et l'aimable fille tendait sa main à Frédéric, et celui-ci était tombé à ses genoux et couvrait cette main de baisers, pendant que Constance lui disait avec tendresse :
« Ah! Frédéric, moi aussi je vous aime...
» Je n'aimerai jamais que vous!.. Mon ami,
» pourquoi donc ne me l'avoir pas fait plus
» tôt cet aveu qui me rend si heureuse et
» que j'attendais depuis si long-temps!..
» Mon oncle me chérit ; il ne voudra point
» faire mon malheur. S'il est vrai qu'il ait
» formé pour moi quelque projet de ma-
» riage... ce dont je n'ai jamais entendu
» parler, il faudra qu'il y renonce ; car je
» lui dirai que je ne veux épouser que
» vous... que vous seul pouvez obtenir mon
» cœur et ma main, et il y consentira, j'en
» suis certaine... Il vous aime aussi, Frédé-
» ric, et qui ne vous aimerait pas!.. Vous

» le voyez : vous avez tort d'être triste...
» mélancolique... de me cacher vos peines...
» Mon ami, depuis long-temps j'avais lu
» dans votre cœur, ne deviez-vous pas aussi
» lire dans le mien ! »

Frédéric ne répond que par des sermens d'amour ; sa tête n'est plus à lui ; l'aveu de Constance a troublé sa raison ; ce n'est pas sans peine que mademoiselle de Valmont parvient à le calmer ; et il ne la quitte qu'après avoir reçu de nouveau le serment qu'elle ne sera jamais à un autre.

Frédéric quitte l'hôtel du général dans une situation d'esprit bien différente de celle avec laquelle il y est entré. La certitude d'être aimé de Constance a en un moment changé toutes ses résolutions : dans son délire, sœur Anne est entièrement oubliée ; il n'éprouve même plus de remords. Semblable à ces malades qui, dans le plus fort de la fièvre, ne sentent point leur douleur, Frédéric s'écrie à chaque instant : « Dubourg avait bien raison ;
» j'aime Constance... je l'adore !.. je ne puis
» plus aimer qu'elle. »

Deux jours après cette déclaration, le comte de Montreville, bien certain que son fils ne songe plus à s'éloigner de Constance, part dans une de ses voitures pour le Dauphiné, accompagné d'un seul domestique et d'un postillon.

CHAPITRE VI.

Mort de Marguerite.—Sœur Anne quitte sa chaumière.

Retournons dans le bois près de la jeune muette que nous avons laissée attendant Frédéric, et que nous retrouvons l'attendant encore.

Mais les arbres ont dépouillé leur parure ; les champs n'offrent plus à l'œil le doux aspect de la végétation ; plus de gazon dans la vallée ; plus de verdure sur les bords du ruisseau. Les feuilles sont tombées, et les pas du villageois ont retenti sur ce qui, quelques jours plus tôt, ombrageait sa tête et embellissait son jardin. Il a foulé aux pieds le beau feuillage du printemps, que l'approche d'une autre saison vient de faire

mourir... Ainsi tout passe et se succède... Un autre feuillage renaîtra pour retomber à son tour ; et cet homme qui le foule à ses pieds doit aussi retourner dans la poussière, sur laquelle marcheront d'autres générations. Il se croit quelque chose, parce que sa course a été plus longue ; mais quand les siècles auront dispersé sa cendre, qu'aura-t-il laissé de plus que ces feuilles que le vent chasse devant lui?

L'automne dispose à la mélancolie ; il fait rêver, réfléchir, non pas le citadin que les soins de sa fortune ou de ses plaisirs retiennent dans le tourbillon du monde, mais l'homme des champs qui peut contempler chaque jour le changement qui s'opère dans toute la nature. Il ne voit pas sans émotion ces bois dont les arbres noirs et apauvris semblent porter le deuil du printemps ; s'il parcourt une route qu'ombrageait un épais feuillage, s'il cherche ces bosquets sous lesquels il s'est reposé de la chaleur du jour, il ne voit plus que des branches sèches que souvent la main du

pauvre a brisées. La forêt, éclaircie dans son dôme, est moins sombre qu'en été, et laisse pénétrer de toutes parts les rayons du jour. Mais cette clarté, loin de l'embellir, lui ôte tout son charme ; on regrette ses sentiers sombres et mystérieux, sous lesquels il est si doux de se promener dans la saison des amours.

En voyant l'approche des frimas, en contemplant les effets de l'hiver, l'homme, toujours bercé par l'espérance, se dit : « Le » printemps renaîtra, je reverrai mes om- » brages, mes gazons et mes bosquets. » Le printemps renaît... mais bien des hommes ne le reverront plus!

Sœur Anne n'a remarqué le changement de saison, que parce qu'il lui fait sentir la longueur du temps qui s'est écoulé depuis que Frédéric l'a quittée. La pauvre petite ne peut plus compter les jours, le nombre en est trop considérable. Cependant, l'espoir n'a pas entièrement fui de son cœur ; elle ne peut croire que son amant veuille l'abandonner pour jamais; quelquefois elle

s'imagine que Frédéric a cessé de vivre ; c'est alors que le désespoir le plus sombre s'empare de son ame... Lorsque cette pensée s'offre à son esprit, la vie ne lui sémble plus qu'un long supplice... Pourrait-elle exister encore, si l'espérance de revoir son ami ne la soutenait plus !.. Souvent elle voudrait mourir... Mais elle va être mère, ce souvenir la rattache à l'existence ; quelque chose lui dit qu'elle doit vivre pour son enfant.

Depuis fort long-temps la jeune orpheline n'est point allée au village. Un vieux pâtre, qui passe par le bois, a l'habitude de déposer tous les jours, au pied d'un arbre, le pain bis nécessaire aux habitantes de la cabane ; et, en échange, il trouve toujours une grande cruche pleine de lait. Ce pain, du laitage, des œufs, composent, en hiver, toute la nourriture des pauvres femmes. Lorsque sœur Anne a terminé les apprêts de leur repas et donné à sa vieille compagne tout ce qui lui est nécessaire, elle prend avec ses chèvres le chemin de la montagne,

et va s'asseoir au pied de l'arbre de sa mère. Malgré le froid qui commence à être vif, la jeune fille ne manque pas un jour à se rendre à cette place. Couverte d'un mauvais manteau de laine, à demi-usé, elle brave la rigueur de la saison, elle s'entortille dans ce vêtement qui ne la garantit qu'à peine; ses chèvres, qui ne trouvent plus rien à brouter sur la montagne, viennent se coucher aux pieds de sœur Anne, dont les traits, amaigris par son état et ses souffrances, n'offrent que trop fidèlement l'image de la pauvreté et de la douleur.

Plus d'une fois la neige, en tombant à gros flocons, a formé sur toute sa personne un manteau de glace, et permet à peine de distinguer sur la terre le corps de la jeune fille, qui se dépouille alors elle-même pour couvrir ses pauvres compagnes. Le voyageur qui passerait sur la montagne, ne verrait sortir de ce groupe couvert de neige, que la tête de la petite muette, toujours tournée vers la route de la ville. Mais insensible au froid, elle ne sent pas que tout

son corps frémit, que ses dents claquent avec force, que ses membres se raidissent ; elle ne sent pas ses douleurs physiques ; un seul sentiment l'absorbe... Le mal qu'il lui fait ne laisse plus de sensation pour les autres.

Quand la nuit ne permet plus de voir sur la route, elle se relève, elle se regarde... étonnée de se voir presqu'ensevelie sous la neige. Elle secoue son manteau, caresse ses chèvres et redescend lentement la montagne. Elle retourne tenir compagnie à la vieille Marguerite, puis va se jeter sur sa couche solitaire... Elle n'y trouve plus l'amour, elle n'y trouve pas même le repos ; depuis long-temps elle n'en goûte plus... Le souvenir de son amant est là... Il est partout pour sœur Anne... Si du moins elle pouvait se plaindre, l'appeler.... l'implorer encore.... Il lui semble que ses accens arriveraient jusqu'à lui. Pauvre fille ! le ciel t'a ôté cet organe si précieux. Des larmes ! toujours des larmes !... voilà tout ce qui te reste.

Mais de jour en jour sœur Anne voit s'affaiblir la vieille Marguerite. Depuis longtemps la bonne femme ne sort plus de la cabane ; à peine si elle peut encore gagner son grand fauteuil. Marguerite a soixante-seize ans ; sa vie a été active, laborieuse, sa vieillesse est tranquille ; exempte d'infirmités , la bonne femme n'a point de souffrance; l'âge seul abat ses forces qui à chaque instant diminuent ; elle s'éteint comme une lampe , après avoir jeté une douce clarté ; elle n'a point brillé , mais elle a été utile , ce qui est préférable.

L'instant marqué par la nature approche : Marguerite ne doit point revoir un autre printemps. Sœur Anne redouble de soins près de sa mère adoptive ; s'apercevant de l'affaiblissement de ses facultés, elle renonce à se rendre sur la montagne afin de ne plus la quitter. Ce sacrifice était le plus grand qu'elle pût lui faire. La bonne Marguerite, touchée de son attachement, sourit à sa fille adoptive et l'appelle encore sa chère enfant... Mais un matin , quand

sœur Anne, suivant son habitude, se rend près du lit de sa mère pour voir comment elle a passé la nuit, Marguerite ne lui répond plus..... elle ne lui tend plus sa main tremblante!... ses yeux sont fermés, ils ne doivent plus se rouvrir. Sœur Anne, effrayée, s'empare des mains de la bonne vieille.... cette main est froide, inanimée... En vain elle cherche à la réchauffer dans les siennes!... Elle dépose un baiser sur le front de Marguerite... mais un sourire n'est plus sa récompense.

La jeune fille reste anéantie devant le lit de sa compagne, elle contemple les traits vénérables de celle qui a pris soin de son enfance... de sa seule amie, qui vient aussi de lui être enlevée!... Marguerite semble dormir ; la sérénité de sa figure annonce celle de son ame à ses derniers momens. Sœur Anne, placée devant ce lit sur lequel elle appuie une de ses mains, ne peut se lasser de regarder sa mère adoptive... Sa douleur est calme, mais elle n'en est pas moins profonde; ses yeux ne trouvent plus

de larmes, mais leur expression n'en est que plus déchirante!...

Sœur Anne a passé une partie de la journée devant les restes inanimés de la bonne femme; ce n'est pas sans peine qu'elle parvient à s'en éloigner ; mais elle sait qu'il faut rendre à Marguerite les derniers devoirs, la conduire à son dernier asile, et seule, sans secours, la jeune fille en serait incapable. Il faut donc qu'elle aille au village où elle n'a point paru depuis bien long-temps.

Elle quitte sa chaumière, elle sort du bois et se rend à Vizille. Sur son passage elle salue, comme à son ordinaire, les villageoises qu'elle connaît ; mais elle ne conçoit pas pourquoi les paysannes détournent la tête ou la regardent avec mépris. Loin de s'arrêter, comme c'était leur coutume, pour dire bonjour à sœur Anne, elles s'éloignent d'elle, et semblent vouloir éviter sa rencontre ; les jeunes gens la regardent en souriant et d'un air moqueur ; quelques-uns causent entr'eux en se la montrant du

doigt, et sur aucune de ces figures elle ne retrouve ces marques de l'intérêt que l'on avait l'habitude de lui témoigner.

« Qu'ont-ils donc?... » se dit la pauvre orpheline ; « tout le monde semble me fuir... » est-ce parce que je suis plus malheu- » reuse... parce que j'ai perdu ma mère , » parce que Frédéric m'a abandonnée?... »

Elle ne songe pas qu'elle porte le témoignage de sa faiblesse ; ce gage d'amour , dont elle est fière, n'est aux yeux des paysans qu'une preuve de sa honte. Au village on est plus sévère qu'à la ville : on y fait grand cas de l'innocence , parce que c'est souvent l'unique trésor que l'on y possède. Les habitans de Vizille avaient sur ce chapitre des principes austères ; une fille qui avait commis une faute devenait l'objet du mépris général tant que son séducteur ne la réparait pas en face des autels. Peut-être auraient-ils dû se montrer plus indulgens pour la jeune muette, qui, vivant au fond des bois , ignorait que l'on était coupable en cédant à son cœur ; mais les paysans ne

raisonnent point, ils agissent par habitude, et souvent machinalement. Ils avaient témoigné beaucoup d'intérêt à sœur Anne tant qu'elle avait été aussi innocente que malheureuse ; maintenant qu'elle porte des preuves de sa faiblesse, ils la repoussent sans s'informer si elle n'est pas plus malheureuse encore qu'auparavant.

La jeune muette est arrivée dans le village, ne comprenant rien à la conduite des habitans, ne devinant pas pourquoi les jeunes filles fuient son approche sans daigner répondre à ses signes, ni pourquoi leurs parens la regardent d'un air sévère et méprisant.

Elle frappe à la porte d'une maisonnette dont les propriétaires étaient des amis de Marguerite. La villageoise qui lui ouvre fait un mouvement de surprise en la regardant, puis la renvoie de sa maison. Sœur Anne veut insister, et cherche à lui faire comprendre la perte qu'elle vient de faire ; mais, sans daigner remarquer ses signes, on la repousse dans la rue, où la

regardent plusieurs habitans qui s'y sont rassemblés.

« Osez-vous bien venir au village dans cet » état? lui dit un vieux paysan. Vous mon- » trer parmi nous... vouloir entrer dans » nos maisons! Vous portez les preuves de » votre honte..... Il fallait la cacher dans » le fond de vos bois. Et vous venez vous » présenter à nos filles.... Est-ce pour » qu'elles admirent votre belle conduite?... » Est-ce pour leur donner un si bel exem- » ple?... Allez, fille de Clotilde..... vous de- » vriez mourir de honte!... Retournez dans » votre chaumière... fuyez avec votre sé- » ducteur, mais ne venez plus vous mêler » parmi nos femmes et nos enfans. »

Sœur Anne ne conçoit pas comment on peut être coupable pour avoir connu l'amour. Elle regarde les habitans du village avec surprise; elle joint vers eux ses mains suppliantes; elle cherche à leur faire entendre que ce n'est pas pour elle qu'elle vient les implorer; mais les villageois ne veulent point la comprendre; ils la re-

poussent, la fuient en rentrant dans leur maison ; quelques-uns l'accompagnent jusqu'au bout du village, et, là, ne la quittent qu'après lui avoir ordonné de ne plus y rentrer.

La pauvre petite suffoque ; les sanglots l'étouffent : être traitée de la sorte pour avoir aimé Frédéric... Cette pensée soutient cependant son courage : c'est pour lui qu'elle souffre ces humiliations ; elle supporterait tout plutôt que de ne plus l'aimer. Elle regagne en pleurant sa chaumière. Il est nuit. La plus profonde solitude règne dans sa demeure désormais l'asile du silence. Elle est maintenant entièrement seule sur la terre. Inaccessible à de vaines terreurs, à ces craintes puériles que de grands génies éprouvent quelquefois près de l'image de la mort, sœur Anne retourne près du lit sur lequel repose Marguerite, et, se jetant à deux genoux devant cette couche funèbre, elle tend encore ses bras vers sa protectrice, et semble lui dire : « Vous ne m'auriez pas » repoussée, ô ma mère! si plus coupable

» encore je m'étais présentée devant vous!...
» Vous auriez eu pitié de moi. Votre grand
» âge, votre vue affaiblie ne vous ont point
» permis de vous apercevoir de mon état ;
» mais vous m'auriez pardonné... et ils
» viennent de me chasser !... Est-ce donc
» en accablant les malheureux, qu'on leur
» ouvre une voie au repentir ! »

Sœur Anne passe toute la nuit auprès du lit de Marguerite. Elle prie du fond du cœur pour celle qui lui a tenu lieu de parente ; elle la supplie de la protéger encore ; et, pendant cette triste nuit, l'image de Frédéric ne vint point troubler sa pieuse occupation.

Le lendemain au point du jour, sœur Anne va dans le bois attendre le passage du vieux pâtre qui échange du pain contre son lait. Le villageois ne tarde pas à venir. C'est un homme d'une soixantaine d'années, mais encore fort et robuste, qui a passé une partie de sa vie dans les forêts, et, comme sœur Anne, est à peu près étranger à tout ce qui se fait au village, qui est

le monde pour un habitant des bois. La jeune fille le prend par la main et semble le supplier de la suivre dans sa chaumière. Le vieux pâtre se laisse conduire. Elle le mène devant Marguerite. Le vieux berger hoche la tête sans paraître ému : l'habitude d'une vie sauvage rend quelquefois indifférent sur les malheurs d'autrui. Cependant sœur Anne lui fait des signes supplians qu'il est impossible de ne pas comprendre, le vieux pâtre consent à lui rendre le service qu'elle lui demande.

La jeune muette le conduit dans le jardin, devant le figuier sous lequel Marguerite aimait à s'asseoir ; elle lui indique du doigt la terre : c'est là qu'elle veut que sa mère adoptive repose. Le vieux pâtre a bientôt creusé la tombe, puis il y transporte les restes de la bonne vieille, et les recouvre de terre. Sœur Anne plante une croix sur cette place.... C'est le seul monument qu'elle puisse élever à la mémoire de sa bienfaitrice ; mais elle viendra souvent l'arroser de ses pleurs. Et combien de mausolées

magnifiques sur lesquels on n'a jamais versé une larme !

Le vieux pâtre s'est éloigné ; sœur Anne est de nouveau seule... et pour jamais !... Elle sent alors plus vivement encore la perte qu'elle a faite. Marguerite parlait peu ; depuis quelque temps elle sommeillait sans cesse ; mais elle était là, et la pauvre petite ne se sentait point abandonnée de tout le monde. Un seul être pourrait la consoler... mais il ne revient pas, et chaque jour détruit le peu d'espérance qui la soutenait encore. Sœur Anne n'aurait pas la force de supporter ses peines, si elle ne sentait que bientôt le ciel lui donnera quelqu'un pour les adoucir... Les mouvemens de son sein lui annoncent l'existence de cet être qui va doubler la sienne. Pour lui elle a déjà bien souffert ! On la fuit, on la méprise ; elle ne trouverait plus dans le village ni secours ni protection ; mais sa vue seule lui fera oublier tous ses tourmens : n'est-il pas juste que ce soit dans la cause de nos peines que nous en trouvions aussi le dédommagement.

Cependant les jours en s'écoulant ont changé en un doux souvenir de reconnaissance la vive douleur que sœur Anne éprouvait de la perte de Marguerite ; mais le temps, qui calme les regrets de l'amitié, n'adoucit point la douleur d'une amante. Le souvenir de Frédéric est plus que jamais présent à sa pensée ; elle n'a plus rien qui puisse l'en distraire. Elle ne voit plus personne ; et si les mouvemens de son sein lui rappellent qu'elle sera mère, n'est-ce pas encore pour lui faire désirer la présence du père de son enfant?

Pendant le temps que Frédéric a passé avec sœur Anne, il lui parlait quelquefois du monde, de son père, et souvent de Paris, lieu de sa naissance. Dans le cours de la journée, lorsqu'ils étaient assis tous deux sur les bords du ruisseau, il se plaisait à faire à la jeune fille le tableau de la grande ville, à lui décrire une partie de ces plaisirs, de ces spectacles, de ces promenades brillantes qui en font un séjour enchanté. La pauvre petite ne comprenait pas toujours

ce qu'il lui disait, mais elle l'écoutait en ouvrant de grands yeux ; elle témoignait son étonnement par des mouvemens naïfs, par des signes de surprise fort bizarres, et cela amusait Frédéric, qui était souvent obligé de conter pour la satisfaire, car on ne fait pas continuellement l'amour... il y a des personnes qui disent que c'est bien dommage, elles oublient que ce que l'on peut faire sans cesse finit par n'avoir plus de prix.

Ce que Frédéric disait, s'est gravé dans la mémoire de sœur Anne. Chaque jour elle y pense davantage et se dit : « Il » est sans doute dans cette grande ville, » dans ce Paris, dont il m'entretenait si » souvent et où il est né. Peut-être son père » l'empêche-t il de venir me retrouver.... » Mais si je pouvais aller le rejoindre... si » je pouvais me jeter dans ses bras... Oh ! » je suis bien sûre qu'il serait content de » me revoir... alors il me garderait près de » lui... je ne le quitterais plus... et je serais » bien heureuse !... mais comment faire » pour trouver ce Paris... »

Chaque jour le désir d'aller chercher son amant prend plus de force dans cette ame aimante, qui ne peut pas se persuader que Frédéric l'ait oubliée et qui croit que s'il ne revient pas la trouver c'est parce qu'on le retient loin d'elle. Depuis que Marguerite est morte, sœur Anne n'a plus de raison pour rester dans le bois. Dans l'état où elle est, et privée d'un organe si nécessaire, sans doute sa chaumière devait lui paraître préférable aux dangers, aux peines, aux fatigues qui seront son partage dans le voyage qu'elle veut entreprendre ; mais une femme qui aime bien ne voit ni les dangers ni la peine.. elle brave tout, soutenue par l'espoir de revoir l'objet de sa tendresse, sœur Anne, étrangère au monde, ne pouvant parler et portant dans son sein le fruit de ses amours, se décide à quitter son asile pour aller chercher son amant; elle bravera tous les périls, supportera la misère, les privations de toute espèce, et dût-elle employer plusieurs années dans ses recherches, il lui semblera que chaque pas la rapprochera de son amant.

Sa résolution est prise, elle ne songe plus qu'à l'exécuter, mais elle ne voudrait point laisser à l'abandon sa cabane et le tombeau de Marguerite. C'est encore au vieux pâtre qu'elle va s'adresser : elle le conduit un matin dans sa demeure, lui montre un petit paquet qui contient ses vêtemens, et qu'elle place sur son dos, en lui indiquant qu'elle va se mettre en voyage, puis, le faisant asseoir dans la chaumière, semble lui dire : « Elle est à vous, restez ici.... je ne vous » recommande que le figuier qui ombrage » la tombe de ma mère et ces pauvres ani- » maux qui furent si long-temps ma seule » compagnie. »

Le vieux berger la comprend aisément, mais, quoique la chaumière soit à ses yeux un palais, et que, par l'abandon que lui en fait sœur Anne, il se trouve plus riche qu'il ne l'a jamais été, il cherche à détourner la jeune fille d'un projet qui lui semble insensé.

« Où voulez-vous aller, mon enfant ? lui » dit-il, vous quittez votre maison dans » l'état où vous êtes... dans deux mois peut-

» être vous serez mère, et vous allez vous
» mettre en voyage!... Vous, pauvre muet-
» te!... qui vous recevra, qui vous aidera..
» comment demanderez-vous votre che-
» min?.. Allons, ma petite, vous allez faire
» une folie... Du moins attendez encore
» quelque temps. »

Sœur Anne a pris son parti, rien ne peut plus l'en détourner; elle secoue la tête en regardant le vieux berger, puis, levant les yeux au ciel, semble lui dire : « Dieu
» me conduira, il prendra pitié de moi. »

Le vieux pâtre veut la retenir encore.
« Et de l'argent! lui dit-il, ma petite, il en
» faut dans le monde, je sais cela, moi,
» quoique je n'y aie guère vécu... Dam, je
» n'en ai pas, et je ne puis rien vous donner
» de votre chaumière et de tout ce qui est
» dedans... et pourtant tout cela vaudrait
» de l'argent!... »

Sœur Anne sourit, puis, sortant de son sein un petit sac de toile bise, en tire quatre pièces d'or, qu'elle montre au vieux berger: c'était le trésor de Marguerite. Quelque

temps avant de mourir, la bonne vieille avait ordonné à la jeune muette de fouiller sous sa couchette, dans un coin de la chaumière. Celle-ci avait trouvé le petit sac, bien roulé et bien ficelé, et Marguerite lui avait dit : « Prends cela, ma fille, c'est pour toi, » c'est le fruit de mes longues épargnes et de » soixante années de travail... C'est à toi » que je l'ai toujours destiné, ce trésor pour- » ra te servir à acheter un plus nombreux » troupeau. »

A la vue des quatre pièces d'or, le vieux pâtre ne la retient plus, car il croit aussi qu'avec cela on peut faire le tour du monde. « Allez donc, lui dit-il, mon enfant; je » garderai votre chaumière; quand vous » voudrez y revenir, songez qu'elle est tou- » jours à vous. »

Sœur Anne lui sourit tristement, puis, jetant un dernier regard sur sa demeure, elle en sort en tenant d'une main son léger paquet, et de l'autre un bâton, sur lequel elle s'appuie en marchant. En traversant le jardin elle salue la tombe de Marguerite...

Ses chèvres courent auprès d'elle, et semblent, suivant leur coutume, attendre qu'elle les conduise sur la montagne. Sœur Anne les caresse en pleurant, elles étaient devenues ses seules amies, et quelque chose lui dit tout bas : « Tu ne les reverras plus ! »

En traversant le bois, que de souvenirs viennent agiter son cœur ! Voilà la place où ils s'asseyaient souvent; voilà le ruisseau près duquel elle l'a vu pour la première fois... où il lui a dit qu'il l'aimait. Ces lieux sont encore animés de sa présence... Ce n'est pas sans effort qu'elle se décide à les quitter ! Mais pour soutenir son courage elle se dit : « Je vais le retrouver... et peut-» être y reviendrons-nous ensemble... »

Elle gravit la montagne... et se prosterne devant l'arbre où périt Clotilde. Là, elle prie sa mère pour que, du haut des cieux, elle veille sur elle.... pour qu'elle la guide dans son voyage. Ensuite elle descend la montagne du côté de la ville. Elle marche dans la route qu'il a suivie... elle voudrait y retrouver l'empreinte de ses pas.

CHAPITRE VII.

Voyage de sœur Anne. — La forêt.

Depuis le point du jour la jeune muette est en route. Le temps est froid, mais beau ; une forte gelée a séché les chemins, tari les ruisseaux et arrêté les torrens. Les champs sont devenus déserts, les villageois ne les traversent qu'à la hâte, empressés de regagner leurs chaumières et de s'asseoir devant le foyer où pétillent les bourrées qu'ils ont rapportées de la forêt. La vue d'un feu ardent égaie les longues soirées de l'hiver, et le pauvre mendiant qui passe dans un village s'arrête et regarde d'un œil d'envie cette flamme qui brille à la croisée d'une chaumière, trop heureux lorsque, sur la

grande place, il trouve à se réchauffer devant quelques bottes de paille auxquelles d'autres malheureux ont mis le feu.

Il n'y a que quatre heures que sœur Anne est en marche, et déjà ses yeux sont frappés de la nouveauté des objets qu'elle aperçoit. N'ayant jamais vu que sa chaumière, son bois et le village de Vizille, elle s'arrête avec étonnement devant une forge, devant un moulin, près d'une maison de campagne qui lui semble un château : tout est neuf pour elle ; mais comment se dirigera-t-elle dans ce monde qui lui paraît si grand, comment pourra-t-elle trouver cette ville qu'elle ne peut pas nommer, dont elle ignore même la route?... Quelquefois ces pensées abattent son courage, elle s'arrête, regarde tristement autour d'elle... puis elle songe à Frédéric ; et se remet en route.

Vers le milieu de la journée elle arrive dans un hameau, elle frappe à la porte d'une maison de paysan, on lui ouvre : elle voit une jeune femme allaitant un de ses

enfans, tandis que quatre autres marmots jouent autour d'elle et qu'une bonne vieille entretient le feu en y mettant quelques branches sèches qu'elle vient de ramasser dans le bois.

« Que voulez-vous, brave femme? » lui demande la jeune mère. Sœur Anne contemple le tableau qui vient de s'offrir à sa vue, et ne peut détourner ses regards de l'enfant pendu au sein de sa mère ; un rayon de joie vient ranimer sa physionomie, on voit qu'elle se dit en ce moment : « Et moi » aussi je nourrirai mon enfant, je recevrai ses caresses, je le porterai sur mon » sein!

» — Dites donc ce que vous demandez, » dit la vieille sans se détourner de devant son feu. « — Ah! ma mère, » reprend la jeune femme, « voyez donc comme elle est » pâle... comme elle paraît souffrante!... » Si jeune, près d'être mère, voyager » ainsi par le froid qu'il fait... Vous allez » rejoindre votre mari, sans doute?... »

Sœur Anne soupire... Puis voyant que

l'on attend sa réponse, elle indique qu'elle ne peut pas parler.

« Ah! mon Dieu, ma mère, elle est » muette..... Pauvre jeune femme..... — » Muette! » s'écrie la vieille... « Quoi! ma » chère, vous ne pouvez pas parler?... » Que je vous plains, ma pauvre enfant... » muette!.. seriez-vous sourde aussi? »

Les gestes de sœur Anne indiquent qu'elle les entend parfaitement. « Ah! c'est bien » heureux, vraiment, » reprend la vieille en s'approchant de la jeune voyageuse, tandis que chaque enfant regarde sœur Anne avec curiosité, croyant qu'une muette n'est pas un être comme un autre.

« C'est donc par accident que vous êtes » muette, ma petite; y a-t-il long-temps.... » Est-ce par une maladie... Cela peut-il se » se guérir?... — Ma mère, dit la jeune » femme, donnons d'abord à cette pauvre » femme tout ce dont elle a besoin; faites-la » reposer, rafraîchir... vous la question- » nerez ensuite. »

On s'empresse de faire asseoir sœur Anne

devant le feu ; un enfant lui prend son paquet, un autre son bâton ; la vieille mère lui apporte à manger, car la jeune femme ne peut pas quitter l'enfant qu'elle nourrit. Sœur Anne, vivement émue des soins que l'on a pour elle, en témoigne sa reconnaissance par des gestes si touchans, que les habitans de la maisonnette en sont tout attendris. « Ce n'est donc pas partout » comme à mon village, » pense la jeune voyageuse ; « ici, loin de me chasser, de » me repousser, ils me font du bien... me » traitent comme leur enfant... Le monde » n'est donc pas si méchant !... »

Cette réception ranime le courage de la jeune fille ; mais elle ne peut satisfaire à toutes les questions de la grand'mère. Les villageoises croient, d'après ses signes, qu'elle va retrouver son mari. « Il est sans » doute à la ville ? » lui dit la vieille. Sœur Anne fait un signe affirmatif ; et comme la ville la plus proche est Grenoble, les paysannes pensent que c'est là qu'elle se rend.

Après être restée plusieurs heures sous ce toit hospitalier, sœur Anne veut se remettre en route ; mais auparavant elle sort de son petit sac une de ses pièces d'or qu'elle présente à la jeune femme.

« Gardez, gardez, ma chère, lui dit » celle-ci ; nous ne voulons rien pour ce que » nous avons fait. Vous êtes si à plaindre » d'être privée de la parole, que vous » mériteriez d'être accueillie et logée partout » pour rien ; mais, malheureusement, tout » le monde ne pense pas de même ; il y a » des cœurs durs, insensibles... Vous allez » à la ville ; là, votre argent vous sera » nécessaire, on ne vous l'y refusera pas. »

Sœur Anne témoigne à la jeune femme toute sa reconnaissance. Elle l'embrasse tendrement ainsi que son nourrisson, puis sort de la maisonnette, et on lui indique la route de Grenoble, où l'on présume qu'elle se rend.

La jeune voyageuse ne va pas vîte : sa grossesse, son peu d'habitude de la marche, le paquet de hardes qu'elle porte, la forcent

à s'arrêter souvent. Alors elle s'assied sur un arbre renversé, sur une pierre ou sur le bord d'un fossé. Là, elle attend que ses forces soient revenues pour se remettre en chemin.

Quelquefois, pendant qu'elle se repose, des voyageurs passent devant elle. Les gens en voiture ne la regardent pas; quelques hommes à cheval lui jettent un regard; mais les piétons s'arrêtent et lui adressent quelques mots. Comme ils ne reçoivent pas de réponse, ils s'éloignent, les uns en la croyant stupide, les autres en la traitant d'impertinente, parce qu'elle ne daigne pas leur parler. Sœur Anne regarde les passans d'un air de surprise; elle sourit au paysan qui lui propose de monter sur son cheval, et baisse les yeux lorsqu'un autre se fâche de ce qu'elle ne lui répond pas; les plus curieux font comme les autres : ils finissent par la laisser là.

Vers la fin du jour, sœur Anne, qui a suivi exactement la route qu'on lui a indiquée, se trouve devant Grenoble. La vue

d'une grande ville lui cause une nouvelle surprise, qui augmente à chaque pas qu'elle fait dans ces rues où elle voit du monde mis bien plus élégamment que dans son village. Tout l'étonne, tout l'embarrasse, elle ne marche qu'en tremblant. Ces grandes maisons, ces boutiques, ce mouvement de gens qui vont et viennent, ce bruit continuel, l'air singulier avec lequel on la regarde, tout augmente sa confusion. Pauvre fille! que serait-ce donc si tu étais à Paris!...

Mais il est nuit, il faut chercher un asile. Sœur Anne n'ose entrer nulle part, toutes ces maisons lui paraissent trop belles, elle craint qu'on ne veuille pas l'y recevoir. Pendant long-temps elle erre à l'aventure dans ces rues qu'elle ne connaît pas; mais la fatigue l'accable, elle se décide à frapper quelque part. La pauvre petite ne sait pas ce que c'est qu'une auberge; elle croit que partout, en payant, on lui donnera à coucher.

Elle frappe à la porte d'une maison assez

modeste. On lui ouvre, elle entre en tremblant. « Que demandez-vous? » lui crie un vieux tailleur qui sert de portier. La jeune fille le regarde tristement, et lui fait des signes pour se faire entendre; mais le portier, sans remarquer ces signes, se contente de répéter sa question. Ne recevant pas de réponse, il se lève avec colère, court à sœur Anne, la prend par le bras et la met à la porte en disant : « Ah! tu ne veux pas dire où tu vas.... » mais on n'entre pas comme çà ici, ma » petite. »

Cette réception n'était pas encourageante, la pauvre orpheline est encore dans la rue, des larmes sont près de s'échapper de ses yeux; elle rappelle son courage et va frapper ailleurs. Là, on la traite de mendiante, et on ne la reçoit pas davantage. Elle n'y tient plus, ses sanglots l'étouffent; elle va s'asseoir et pleurer sur un banc de pierre, placé devant une porte; mais bientôt cette porte s'ouvre; un vieux couple en manchon, en pelisse et en douillette, en sort suivi d'un

domestique qui porte un falot, en passant ils ordonnent à sœur Anne de quitter le banc qui tient à leur maison, en la traitant de fainéante, de mendiante, de paresseuse, et la menaçant, si elle ne s'éloigne pas, de la faire mettre en prison. Sœur Anne se lève en tremblant, et va traîner plus loin sa fatigue et sa douleur; et les vieux époux s'éloignent enchantés de ce qu'ils viennent de faire, en se promettant de se plaindre de l'audace des malheureux, dans le cercle où ils vont passer la soirée.

La jeune fille, accablée de fatigue, peut à peine se soutenir, et ne sait plus où porter ses pas. La conduite que l'on tient avec elle, lui donne une bien triste idée du séjour des villes. Il faut cependant qu'elle trouve un abri pour la nuit. Elle aperçoit une maison qui lui semble plus éclairée; la grande porte est ouverte; plusieurs personnes vont et viennent. Elle prend dans sa main une de ses pièces d'or, et n'ose entrer qu'en la présentant. Cette fois elle s'est bien adressée : c'est dans une

auberge qu'elle vient d'entrer, et la vue de la pièce d'or lui fait avoir un accueil favorable.

Quand l'hôtesse s'aperçoit que la jeune voyageuse ne peut pas lui répondre, elle pense devoir parler pour deux; et, tout en la conduisant dans une petite chambre où est un lit, lui vante les agrémens de sa maison, la manière dont son auberge est tenue; lui demande d'où elle vient, où elle va, et s'interrompt bientôt pour s'écrier : « Ah! mon Dieu, que je suis bête!... je » vous demande cela comme si vous pouviez » me répondre. » Puis elle recommence ses questions le moment d'après, en disant : « Mais c'est cruel!... Je ne comprends pas » vos signes, je ne les comprends pas du » tout... C'est égal, mon enfant, vous serez » servie à la minute... Ah! si mon neveu » était ici!.. lui qui sait les mathématiques, » comme il m'aurait bien vîte expliqué vos » signes!... Mais il est parti; le pauvre » garçon!... Il est employé maintenant au » télégraphe de Lyon. »

Enfin l'hôtesse a quitté sœur Anne, et celle-ci, après avoir fait un léger repas, peut se livrer au repos dont elle a tant besoin. Dors, pauvre fille, et puissent des songes heureux te faire un moment oublier tes souffrances!

Comme sœur Anne a entendu plusieurs fois son hôtesse lui répéter : Vous êtes dans la meilleure auberge de Grenoble, elle sait maintenant le nom de la ville dans laquelle elle se trouve, et se rappelle que Frédéric a aussi prononcé ce nom devant elle. Ce souvenir la détermine à ne point qitter cette ville sans l'y avoir cherché; et le lendemain matin, après être parvenue à faire comprendre à son hôtesse qu'elle veut encore passer ce jour Grenoble, elle sort de l'auberge et se met en route pour visiter cette ville qui lui paraît immense.

Sœur Anne, tout en marchant, regarde chaque maison, chaque fenêtre. Si Frédéric était là, elle pense qu'il la verrait passer, qu'il l'appellerait ou courrait après elle. Quelquefois elle s'arrête croyant recon-

naître sa tournure... mais elle s'aperçoit bientôt de son erreur. Elle passe ainsi la journée entière, et ne revient à l'auberge que lorsque la nuit ne permet plus de distinguer devant soi.

« Vous avez parcouru notre ville, » lui dit l'hôtesse, « elle est fort jolie, ma foi... » fort jolie, notre ville de Grenoble..... » Mais cela n'est pas aussi grand que Lyon, » et Lyon lui-même n'approche pas de » Paris. »

Au nom de Paris, la jeune voyageuse fait un mouvement de joie, et serrant fortement le bras de l'hôtesse, lui indique que c'est là qu'elle veut aller. Mais celle-ci ne la comprend pas bien. « Vous allez à Lyon, » je gage, lui dit-elle, ce n'est pas fort loin ; » quinze bonnes lieues, pas davantage ; il » est certain que dans votre état, vous ne » pouvez pas aller vîte. Cependant en trois » ou quatre jours au plus, vous pouvez » être arrivée.

Sœur Anne remonte tristement dans sa chambre ; comment pourra-t-elle trouver

le chemin de Paris, si elle ne peut faire comprendre que c'est là qu'elle veut aller? Cette pensée la désespère... mais elle a supplié sa mère de la guider dans son voyage; elle prie de nouveau, et l'espérance renaît dans son ame ; sans elle que resterait-il aux malheureux!

Le lendemain, la jeune fille se prépare à quitter l'auberge; l'hôtesse lui présente un mémoire auquel la pauvre petite ne peut rien comprendre ; mais elle donne une pièce d'or, et il ne lui revient que peu de chose. Les habitans des villes font payer chaque révérence, chaque politesse!.... On avait été très-poli avec sœur Anne; aussi son séjour à l'auberge lui coûta un peu cher.

On lui a indiqué le chemin de Lyon, et la voilà de nouveau en route, son petit paquet et son bâton à la main. Mais de Grenoble à Lyon ne peut-elle point s'égarer dans ces sentiers montagneux et couverts de bois... Elle s'en remet à la Providence du soin de la conduire. Elle marche une

partie du jour, et le soir, épuisée de fatigue, quoique n'ayant fait que très-peu de chemin, elle entre dans une ferme où l'on consent à la coucher dans une grange. Mais pourvu qu'elle puisse passer la nuit à l'abri du froid, elle dormira sur la paille comme sur le duvet ; la marche lui procure enfin quelques heures de sommeil.

Son séjour dans la ferme n'a pas du moins épuisé sa bourse, que la jeune voyageuse commence à sentir la nécessité de ménager ; car c'est presque le seul talisman pour se faire donner un asile. Ils sont rares les gens hospitaliers !... Les plus humains croient faire beaucoup pour le pauvre voyageur, en lui donnant une légère aumône et un morceau de pain !... mais ils ne le reçoivent point sous leur toit. Il est bien loin, ce temps où l'on se trouvait honoré de donner asile à un étranger, sans s'informer quel était son rang et sa fortune ; où l'on partageait avec lui son feu, son repas et son lit ! Autres temps, autres soins !... Nous sommes devenus très-fiers, nous ne voulons

plus rien partager. En revanche, nous avons de bons amis qui viennent manger notre soupe, boire notre vin, quelquefois même en conter à notre femme, et qui, en sortant de notre maison, vont dire mille méchancetés de nous;..... mais c'est par excès d'attachement, et de crainte que nous n'ayons d'autres amis qu'eux.

Vers le milieu de la seconde journée qui suit son départ de Grenoble, sœur Anne, tout occupée de ses souvenirs, n'a point remarqué qu'elle s'écartait de la route qu'on lui avait indiquée. Ce n'est que lorsqu'elle sent le besoin de se reposer qu'elle porte ses regards autour d'elle, et cherche le village dont, d'après les indications qu'on lui a données le matin, elle ne devrait plus être éloignée.

Le site où elle se trouve est âpre et désert; aucune maison ne s'offre à sa vue. Elle monte sur une éminence, et ne découvre devant elle qu'une immense forêt de sapins. Sur sa gauche, un torrent, qui roule quelques glaçons, va se perdre dans un ravin

profond et tortueux ; à sa droite, une montagne aride, des rochers, mais point d'habitation.

La jeune fille commence à craindre de s'être égarée ; elle reste quelques momens indécise sur le parti qu'elle prendra ; mais à droite et à gauche, les chemins paraissent trop mauvais, elle ne veut point retourner sur ses pas, et se décide à suivre la route qui mène à la forêt. Après avoir marché encore une demi-heure, elle se trouve devant ces superbes sapins, que le temps n'a point courbés, et dont les branches, quoique dépouillées de leur parure, semblent encore s'élever avec fierté vers la nue, et braver les vents et les frimas.

Une route assez belle est percée dans la forêt, sœur Anne n'hésite point à s'y engager. Elle espère que ce chemin, dans lequel on trouve la trace des voitures et des chevaux, la conduira au village ou à la ville prochaine. Elle surmonte sa fatigue, afin de faire en sorte d'arriver avant la nuit... Elle s'avance dans cette route, où elle n'a-

perçoit personne, et qui, bordée de chaque côté par la forêt, a quelque chose de sombre qui attriste l'ame du voyageur.

La pauvre muette, dont les yeux cherchent la fin de cette longue route, n'aperçoit que les sombres sapins, et rien qui annonce l'approche d'un village. Son cœur se serre, la nuit commence à couvrir la terre de ses ombres, déjà l'œil ne peut plus percer sous ces sentiers qui se croisent à droite et à gauche, et bientôt sœur Anne, dont les forces trahissent le courage, sent qu'il lui est impossible d'aller plus avant.

Il faut donc se décider à passer la nuit dans la forêt ; ce n'est point la peur qui fait palpiter le cœur de la pauvre voyageuse, elle ne sait pas ce que c'est que des voleurs, il n'y en a jamais eu dans son bois. Mais par le froid qu'il fait, et dans sa situation, passer toute la nuit dans une forêt !... sans abri pour attendre le jour !... Il le faut, cependant. Elle va s'asseoir au pied d'un gros arbre : elle a toujours soin, en quittant une ville ou un hameau, de se munir de quel-

ques provisions. Elle mange du pain et des noix sèches, puis s'entortillant de son mieux dans ses vêtemens, et posant sa tête sur son paquet de hardes, elle attend le sommeil, que la fatigue qu'elle a éprouvée dans cette journée ne tarde pas à lui procurer.

Il est minuit quand la jeune fille rouvre les yeux, et la lune, qui brille au-dessus de la route sur le bord de laquelle elle s'est endormie, éclaire le tableau singulier qui l'attend à son réveil.

Quatre hommes entourent sœur Anne : tous quatre, vêtus comme de misérables bûcherons, en vestes et en larges pantalons, que soutiennent de fortes ceintures, ont de grands chapeaux, dont quelques-uns sont rabattus, tandis que les autres, relevés par-devant, laissent voir des figures qui n'annoncent ni la douceur ni l'humanité. Leurs cheveux, flottant sans ordre, et leurs barbes longues, ajoutent à l'expression sinistre de leurs traits ; chacun d'eux tient à la main un fusil, sur lequel il s'appuie, tandis que dans sa ceinture est passé un couteau de chasse et une paire de pistolets.

Deux de ces hommes sont courbés vers sœur Anne; un autre, à genoux, tient une lanterne sourde, qu'il approche du visage de la jeune fille, tandis que le quatrième, tout en la regardant aussi, semble prêter l'oreille pour s'assurer si tout est tranquille sur la route.

La vue de ces quatre figures, occupées à la considérer cause à sœur Anne un saisissement involontaire ; et, quoiqu'ignorant la grandeur du péril qui la menace, elle éprouve un effroi dont elle ne peut se rendre compte, et referme les yeux pour éviter les regards attachés sur elle.

« Que diable avons-nous trouvé là! » dit l'un des voleurs penché vers sœur Anne, « je crains bien que ce ne soit pas grand'chose » de bon... je ne sais pas même si c'est la » peine de nous arrêter... — Eh pourquoi » donc pas? dit celui qui tient la lanterne, » cela vaut toujours mieux que rien.... » Tiens, vois-tu, Pierre, elle a un paquet sous » sa tête...—Quelques misérables hardes... » ne vois-tu pas que c'est une femme qui

» travaille aux champs... — Ha çà, est-elle
» morte ou dort-elle ? dit un troisième....
» Voyons, Leroux, pousse-la donc un
» peu... Est-ce que nous passerons la nuit
» à regarder cette malheureuse?...—Mort
» de ma vie ! il me semble que nous n'a-
» vons rien de mieux à faire, car la route
» est bien tranquille ; n'est-il pas vrai,
» Jacques ? »

Jacques était celui qui, un peu plus éloigné, semblait avoir l'oreille au guet. A ces mots de ses camarades, il se rapproche du groupe qui entoure la jeune fille en disant : « Malédiction !.. la nuit sera encore
» mauvaise!...

» —Pas tant, » dit Leroux qui considère toujours la jeune fille, « morbleu ! elle est
» jolie cette femme !... »

C'est en ce moment que sœur Anne rouvre les yeux et se décide à implorer la pitié des hommes qui l'entourent et dont elle n'a point compris le langage, ne soupçonnant pas leur profession.

« Tenez, regardez, s'écrie Leroux, la

» voilà qui s'éveille... elle a de beaux yeux
» vraiment.... Je suis curieux de savoir ce
» qu'elle va dire... »

Sœur Anne promène ses regards supplians sur ceux qui l'entourent, et, joignant les mains vers eux, semble implorer leur pitié.

« Oh ! ne crains rien, dit Pierre, nous
» ne te ferons pas de mal !... mais d'où viens-
» tu ? où vas-tu ? pourquoi t'avises-tu de
» coucher dans notre forêt ? »

La jeune fille, qui prend les voleurs pour des bûcherons, tâche de leur faire comprendre qu'elle s'est égarée. « Comment, mille
» morts ! c'est une femme et elle ne veut
» pas parler, s'écrie Jacques, qu'est-ce que
» cela veut dire ?... Est-ce la peur qui te
» rend muette ? Allons, parle donc, mor-
» bleu !... »

Sœur Anne se lève et fait de nouveaux signes pour faire comprendre qu'elle ne parle pas. « Quel diable de femme est-ce
» là ! » s'écrie Pierre, tandis que Leroux approchant toujours sa lanterne de la pe-

tite, dit en poussant un gros rire : « Oh ! » oh! camarades !... muette ou non, la poule » a trouvé son coq, et l'œuf ne tardera pas » à tomber. »

Cette plaisanterie est accueillie par un rire féroce des trois autres voleurs ; et tous quatre ne cessent point de contempler la jeune muette qui, ne devinant pas la cause de leur gaieté, mais ne pouvant soutenir leurs regards, baisse timidement les yeux vers la terre et reste tremblante au milieu d'eux.

« Allons, laissons cette femme, reprend » Pierre, c'est une pauvre sourde-muette... » il ne faut pas nous en embarrasser... — » Une sourde, » répond Leroux, dont les yeux brillent d'une expression effrayante, « c'est un vrai trésor qu'une femme comme » cela... celle-ci est jolie... elle me plaît... » j'en ferai ma compagne dès qu'elle se sera » débarrassée de son fardeau... — Allons, » Leroux, tu veux rire...—Eh non, mille » tonnerres !... une sourde-muette, son- » gez donc que c'est précieux dans notre » état. »

Sœur Anne, toute tremblante, n'entend pas bien la conversation des voleurs ; mais remarquant leur indécision et craignant qu'ils ne veuillent point lui accorder un asile, dont elle sent qu'elle a plus besoin que jamais, car le froid a engourdi tous ses membres, elle tire son trésor de son sein. Elle sait que la vue de l'argent aplanit toujours toutes les difficultés, elle tire une pièce de son petit sac et la présente, d'un air suppliant, à l'un des voleurs.

« Oh !... elle a de l'argent... et elle nous » l'offre... c'est fort bien, c'est fort bien, par- » bleu ; donne... donne, la fille... » En disant ces mots, Pierre s'empare de la bourse que tenait sœur Anne, qui demeure interdite en se voyant arracher son trésor, tandis que les voleurs comptent avec avidité ce qu'il y a dans le petit sac.

« Trois pièces d'or, ma foi !... » s'écrie Jacques, et la figure des brigands exprime une joie féroce. « C'est plus que nous n'a- » vons gagné depuis cinq jours!...—Quand » je vous disais que la trouvaille n'était pas

» mauvaise, reprend Leroux. Allons, ca-
» marades, emmenons cette femme dans
» notre retraite et allons nous réjouir !... »

En disant ces mots, le voleur prend sœur Anne par le bras et l'entraîne vers le milieu de la forêt ; Jacques se charge du paquet, Pierre le suit, et Franck, le quatrième brigand, prenant la lanterne des mains de Leroux, va en avant pour éclairer la marche de ses compagnons.

La jeune fille avançait sans résistance au milieu des voleurs ; ne devinant point l'horreur de sa situation, elle pensait qu'ils la conduisaient à leur demeure près de leurs femmes et de leurs enfans. Cependant, les traits farouches de ces quatre hommes, leurs manières brusques et hardies, les armes qu'ils portaient et la singularité de leurs discours, inspiraient à la pauvre petite une terreur dont elle n'était pas maîtresse. Souvent, pour se rassurer, elle jetait sur eux un regard timide, espérant trouver sur leurs figures l'expression de la compassion et de la pitié ; mais lorsqu'elle levait les

yeux, elle rencontrait aussitôt ceux de Leroux attachés sur elle et brillant d'une ardeur grossière. Les traits de cet homme ajoutaient encore à l'effroi que ses manières causaient à la jeune fille : ses cheveux était crépus et de la couleur de son nom, que ses compagnons lui avait donné à cause de cela ; ses yeux, d'un gris pâle, roulaient avec une vivacité étonnante dans leur orbite ; sa bouche, sur laquelle errait toujours un sourire féroce, était surmontée d'épaisses moustaches de la couleur de ses cheveux, et une large cicatrice, qui prenait au-dessus du nez et descendait jusqu'au bas de l'oreille gauche, achevait de donner à sa figure quelque chose d'effrayant. Cet homme, un bras passé autour du corps de la jeune muette, la soutenait en la faisant marcher dans les sentiers de la forêt, tandis que les autres bandits, par leur air et leurs discours, augmentaient à chaque instant la frayeur de sœur Anne.

Les voleurs habitaient une misérable cabane, située dans le fourré de la forêt ;

ils y passaient, le jour, pour de pauvres bûcherons, ayant soin alors de cacher leurs armes dans un caveau qu'ils avaient creusé sous leur retraite. Mais la nuit ils s'armaient jusqu'aux dents, et se rendaient sur la route, où ils attaquaient les voyageurs, lorsqu'ils se croyaient en nombre suffisant.

Sœur Anne est surprise du chemin qu'il faut faire pour arriver à l'habitation de ces hommes, et plus encore des sentiers, à peine praticables, dans lesquels il faut passer. Enfin, après plus d'une heure de marche, on la fait descendre dans un fond et marcher entre d'épaisses broussailles. Bientôt on distingue une petite lumière qui sort d'une cabane, et les voleurs sifflant à plusieurs reprises, une femme ne tarde pas à leur ouvrir la porte.

La vue d'un être de son sexe a un moment rassuré sœur Anne ; mais lorsqu'elle regarde celle qui vient de paraître sur le seuil de la cabane, elle sent s'évanouir son espoir. L'aspect de la compagne des voleurs ne devait pas, en effet, ramener le

calme dans l'ame du malheureux voyageur : cette femme, d'une taille élevée, était d'une maigreur effrayante, et ses traits, fortement prononcés, avaient une expression de cruauté froide et calme qui semblait annoncer la plus complète insensibilité ; son teint était livide ; un fichu rouge couvrait sa tête et quelques lambeaux de vêtemens cachaient à peine son corps décharné.

« C'est nous.... nous voilà, Christine, » crient les voleurs en approchant de la cabane, « nous avons fait une prise, nous » t'amenons une compagne avec laquelle » tu ne te disputeras pas!... »

A ces mots, Christine faisant quelques pas dans la forêt et arrachant la lanterne des mains de Franck, va la mettre devant la figure de sœur Anne, et après l'avoir examinée attentivement pendant quelques minutes, dit d'une voix sombre : « Qu'est-» ce que c'est que cela ?...

» — Une femme, tu le vois bien... mais une » femme rare!.... une sourde-muette. —

» Sourde-muette!... belle trouvaille, ma » foi!... et que voulez-vous faire de cela?... » — Çà ne te regarde pas, » dit Leroux d'une voix qui retentit dans les échos de la forêt, « c'est pour moi que j'ai pris cette » femme... elle me plaît, elle me convient » comme cela. Ne t'avise pas de la regarder » de travers, ou je t'accroche au plus haut » sapin de la forêt! »

Christine ne paraît pas effrayée de cette menace, elle continue à regarder la jeune fille, et s'apercevant de son état, un sourire ironique vient animer ses traits et elle murmure entre ses dents : « Tu seras sûr au » moins d'avoir un enfant. »

Un soufflet, qui fait reculer de trois pas la compagne des voleurs, est la seule réponse de Leroux à cette remarque de la hideuse Christine ; celle-ci se rapproche d'un air menaçant ; mais Pierre se met entre eux : « Allons, enfans, dit-il, c'est assez jouer » comme cela, il ne faut pas que la nouvelle » venue mette le désordre ici!... En avant » Christine, et songe à nous donner vive-

» ment à souper, nous avons faim comme
» des loups. »

Pendant cette altercation entre les voleurs et leur compagne, l'infortunée muette éprouve un sentiment de frayeur, un effroi jusqu'alors étranger à son cœur : la vue de cette femme, les propos de ces hommes, dont elle commence à deviner la férocité ; l'aspect de cette horrible retraite, tout se réunit pour lui donner une idée des dangers qui l'environnent ; mais que fera-t-elle? que deviendra-t-elle? elle voudrait bien, maintenant, être loin de cette demeure, quitte à supporter dans la forêt toute la rigueur du froid. Mais il n'y a plus moyen de s'éloigner, et on ne lui rend pas son trésor ; on lui a pris son argent et ses hardes ; n'est-ce que pour un moment?.... elle n'ose l'espérer, et à chaque instant elle a quelque nouveau sujet de terreur.

Tout son corps frissonne, ses dents se choquent, ses genoux se dérobent sous elle.
« Voyez, dit Leroux en la soutenant, cette
» mégère a fait peur à ma jolie voyageuse...

» Allons, rassure-toi, ma petite, et entrons
» nous chauffer. »

Les voleurs entrent dans la chaumière qui est divisée en deux parties : la première est celle où se tiennent habituellement les habitans de cet horrible séjour ; c'est là qu'ils mangent et qu'ils se reposent sur des bottes de paille jetées dans un coin. Une cheminée dans laquelle est allumé un grand feu, échauffe cette pièce, qui est la plus grande et la plus belle de la cabane. Celle d'à côté, qui n'a pas de cheminée, mais seulement une croisée donnant sur la forêt, sert de chambre à Christine, et on y dépose les provisions ainsi que le bois qui alimente le foyer.

En entrant dans cette demeure sale et noircie par la fumée, à l'aspect de cette paille étalée dans un coin, de ces armes pendues le long des murs, de ce feu qui éclaire cette pièce, et devant lequel sont disposés plusieurs quartiers de viande qui rôtissent pour le souper des voleurs, sœur Anne n'a plus la force d'avancer, et Leroux

la porte devant le feu, en lui disant : « Re-
» mets-toi, réchauffe-toi, et le souper te
» redonnera des forces... — Imbécille, qui
» lui parle comme si elle pouvait l'entendre,
» dit Jacques. — C'est vrai, mais on oublie
» toujours cela...—Et comment savez-vous
» qu'elle est sourde? dit Franck ; elle fait
» semblant peut-être... Elle pourrait n'être
» que muette... — Alors il faudrait qu'on
» lui eût coupé la langue, dit Leroux ;
» mais il est bien facile de voir qu'elle
» l'a tout entière ; et puisqu'elle ne peut
» pas parler, c'est parce qu'elle est sourde.
» Ah! vous ne comprenez pas çà, vous
» autres ; mais, moi, qui ai voyagé, je suis
» moins bête que vous, et je sais que les
» sourds-muets ne sont muets que parce
» qu'ils n'entendent pas. D'ailleurs exami-
» nez cette femme... Il est bien facile de
» voir qu'elle n'entend rien de ce que nous
» disons. »

Depuis son entrée dans la chaumière, sœur Anne, abattue par la terreur, les souffrances et la fatigue, semblait en effet

insensible à tout ce qui se passait autour d'elle. Cependant elle entendait fort bien la conversation des brigands ; mais en apprenant qu'ils la croient sourde, un secret pressentiment l'engage à ne pas détruire leur erreur. Persuadés qu'elle ne peut les entendre, ils ne se gêneront pas pour parler devant elle de leurs projets, de leurs desseins ; elle saura ce qu'elle doit craindre ou espérer, et peut-être, sans le vouloir, lui fourniront-ils l'occassion de s'échapper. Cet espoir soutient le courage de la jeune fille, et elle tâche de cacher l'émotion que lui causent les discours des voleurs.

Les brigands ont quitté leurs armes, et, en attendant que le souper soit prêt, ils s'entretiennent de leurs hauts faits. La pauvre petite voit avec horreur qu'elle est au milieu de scélérats capables de tous les crimes. Mais c'est dans l'excès même de son désespoir qu'elle puise son courage ; et, connaissant enfin l'étendue des périls qui la menacent, elle sent que ce n'est que par

la ruse et l'adresse qu'elle pourra s'y soustraire. Si la mort ne frappait qu'elle, elle ne la redouterait pas ; mais elle veut sauver l'existence de l'être qu'elle porte dans son sein ; l'amour maternel a produit des actes d'héroïsme : c'est encore ce sentiment qui soutient sœur Anne et lui donne la force de supporter son affreuse situation.

Christine dresse une table au milieu de la chambre, et la couvre de viande, de verres et de bouteilles; les voleurs s'asseyent autour et se mettent à souper en se livrant à leur brutale joie. Sœur Anne reste assise devant le feu, Leroux place devant elle du vin, du pain et de la viande rôtie ; elle le remercie d'un geste de tête, et s'efforce de manger un peu, pour reprendre des forces et cacher sa terreur.

« Vous voyez bien cette femme-là, » dit Leroux à ses camarades, « eh bien ! je gage » qu'elle est douce comme un agneau.. j'en » ferai tout ce que je voudrai !... — Ne te » fie pas à la mine, » dit Christine en s'asseyant auprès des voleurs ; « avec ces airs-là

» on enjôle les hommes.... mais les figures
» sont trompeuses... — La tienne ne l'est
» pas, car tu as bien l'air de la sœur de
» Lucifer !... »

Cette plaisanterie fait rire tous ces messieurs; ils remplissent leurs verres et les vident rapidement; plus ils boivent, plus ils parlent; l'horrible Christine leur tient tête; Leroux seul, occupé de sœur Anne, conserve un peu plus de sang-froid.

« D'où pouvait venir cette femme? dit
» l'un des voleurs; elle n'a pas l'air de tra-
» vailler aux champs... — Parbleu, c'est
» quelque fille que l'on a séduite! son
» amant l'a quittée, et elle court le monde
» pour le retrouver... c'est l'histoire de tou-
» tes les demoiselles qui écoutent les ga-
» lans! »

Sœur Anne essuie des larmes qui vont couler de ses yeux, car son cœur lui dit que cet homme ne s'est pas trompé.

« Morgué, dit Christine, si j'avais une
» fille et qu'elle eût le malheur de faire un
» faux pas.. je l'étranglerais de mes mains!...

» —Voyez-vous cà ! dit Jacques ; c'est dom-
» mage que tu n'aies point d'enfans, ils
» auraient été beaux !

» — Que cette femme soit ce qu'elle vou-
» dra, dit Leroux, elle ne sortira plus d'ici...
» et toi, Christine, ne va pas lui manquer,
» ou rappelle-toi ce que je t'ai promis ! —
» Je me moque bien de ta mijaurée... tiens,
» tu ferais bien mieux de tâcher de la con-
» soler... on dirait qu'elle pleure mainte-
» nant... donne-lui donc un baiser.

»—Et nous donc! disent les autres voleurs,
» échauffés par les fumées du vin ; nous la
» consolerons aussi... allons embrasser cette
» jolie muette, il faut l'égayer un peu. »

En disant ces mots les trois camarades de Leroux se sont levés pour aller vers sœur Anne ; mais celui-ci se plaçant entre eux et elle, et prenant un pistolet de chaque main, arrête ses compagnons, en leur criant d'une voix formidable : « N'approchez pas,
» corbleu, ou je vous tue !... cette femme
» est à moi, c'est moi qui l'ai trouvée sur
» la route, lorsque vous passiez comme des

» imbécilles sans l'apercevoir ; c'est moi qui
» ai voulu l'amener ici, j'ai déclaré que
» j'en ferais ma femme, et, mort de ma vie!
» le premier qui la toucherait mourrait de
» ma main. »

Ces mots arrêtent les voleurs, ils connaissent leur compagnon, ils savent que l'effet suivra de près la menace, et se contentent de rire de la jalousie de Leroux, tandis que sœur Anne, que cette scène a glacée d'effroi, se recule dans le coin de la salle et se jette à genoux devant les voleurs.

Leroux va près d'elle, tâche de la tranquilliser ; mais, de crainte de nouvelle entreprise de la part de ses camarades, il la fait passer dans l'autre pièce, et, lui montrant un mauvais grabat, lui fait signe de s'y reposer, puis sort en refermant la porte sur elle.

Sœur Anne est seule dans cette petite pièce, où il n'y a pas de lumière : mais la cloison, mal jointe, laisse percer celle de la pièce voisine et permet de distinguer auprès de soi. La jeune fille, qui a feint de se

coucher sur le grabat, se relève bientôt, et, prêtant une oreille attentive, écoute ce que disent les voleurs ; ils continuent de boire et de chanter. Si pendant ce temps elle pouvait s'échapper !... Elle tâtonne autour d'elle.... elle sent une fenêtre.... elle doit donner sur la forêt, et la pièce est au niveau du sol, il sera donc facile de se sauver par là... Mais bientôt sa main touche de forts barreaux qui s'opposent à son passage.... Pauvre petite ! elle éprouve un déchirement plus cruel que toutes les souffrances qu'elle a endurées jusqu'alors. Au moment de croire recouvrer sa liberté, perdre cette denière espérance... ne plus entrevoir le moyen de sortir de cet affreux repaire, c'est mourir une seconde fois !.... Elle tombe anéantie sur la couchette, et tâche d'étouffer dans ses mains les gémissemens qui s'échappent de son sein.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

TABLE

DES CHAPITRES CONTENUS DANS CE VOLUME.

Chap. I. Plaisirs d'amour ne durent qu'un moment, chagrins d'amour durent toute la vie. 1

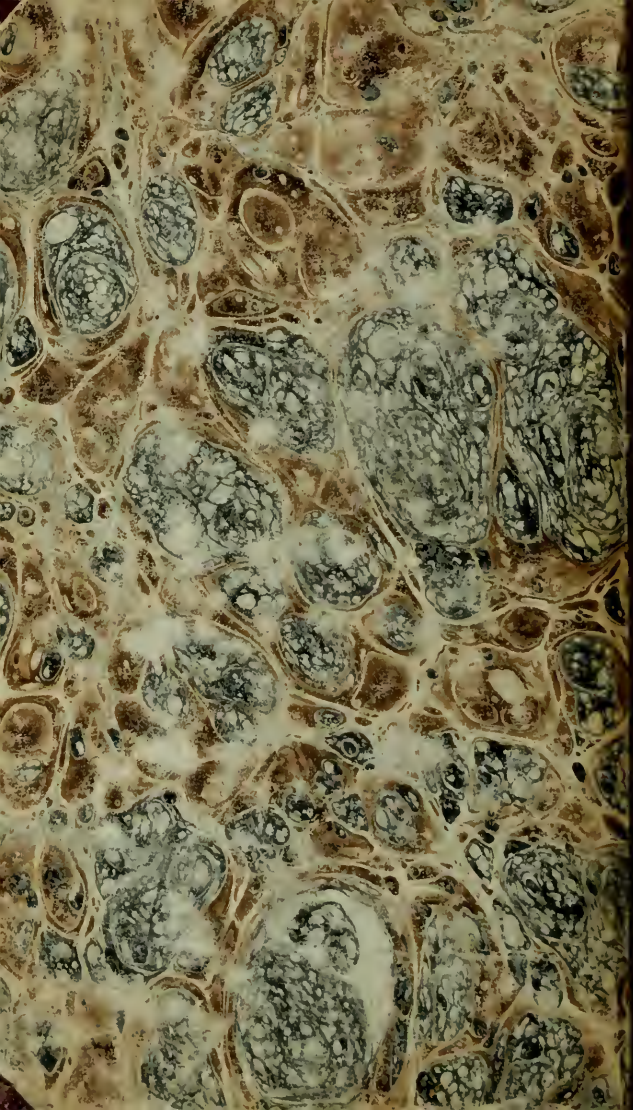
II. La grosse bête. 16

III. Illusion du cœur. — Inconstance et fidélité. 48

IV. Lunel, Dubourg, Madelon. 79

V. L'amour est toujours le plus fort. 101

VI. Mort de Marguerite. — Sœur Anne quitte sa chaumière. 143

VII. Voyage de sœur Anne. — La forêt. 202

FIN DE LA TABLE.